LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

N° 12. — DECEMBRE 1902.

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 12

L'idée de Dieu, par G. Béra..... 722
Credo spiritualiste, par Ed. Grimard..... 727
Vieilles notes, par Léopold Dauvil 738
Phénoménographie (suite), par le Prof. Falcomer..... 743
La preuve décisive, par G. Béra..... 747
Lettre ouverte..... 753
La science et la philosophie de la matérialisation, par le prof. Moutonnier.. 759
Réflexions et faits spirites, par Ed. Bauge..... 765
France Darget..... 771
Pressentiment et prédiction réalisée, par J. de Kronhelm..... 773
Pressentiment d'Emile Zola, par J. de Kronhelm 774
Conférence..... 775
La Survie, par Blanche Sari-Flégier..... 775
Crédo spirite, par Segundo Oliver..... 778
Rhéa l'Ondine, par M. A. B..... 778
Bibliographie..... 782
Table des matières..... 783

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.
Pour les abonnements partent du 1er janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 43 premières années, 1858 à 1900, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 44e année, 1901, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume. **Prix spécial pour la collection entière**

REVUE SPIRITE
JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

PROJET DE FÉDÉRATION SPIRITE

DU SUD-OUEST

A la suite de deux conférences faites à Bordeaux, la première le 17 novembre et la deuxième le 23 du même mois, par M. Léon Denis, l'éloquent conférencier, l'infatigable semeur des vérités du nouvel Evangile, quelques-uns des futurs membres du comité spirite de Bordeaux se sont concertés avec lui, sur les mesures à prendre en vue de la constitution d'un bureau définitif. Des élections seront faites dans le courant du mois de décembre, au sein d'une assemblée générale à laquelle se joindront des délégués des principales villes du Sud-Ouest et particulièrement des représentants de la Société des Etudes psychiques de Toulouse qui, avec le concours de M. Léon Denis, a pris l'initiative de la formation d'une grande fédération régionale.

Est-il besoin d'ajouter que nous faisons les meilleurs vœux pour que s'organise cette « Sainte-Ligue » dont l'œuvre pourra être d'une importance capitale pour l'évolution de la doctrine spiritualiste dans le Sud-Ouest de la France?

ED. GRIMARD.

L'abonnement 1902 finissant avec ce numéro, nous prions nos abonnés de bien vouloir nous envoyer le montant de l'abonnement de 1903, soit **10** *fr. pour la France et* **12** *fr. pour l'Union postale.*

Pour paraître prochainement :

LA ZONE-FRONTIÈRE

ENTRE « L'AUTRE MONDE » ET CELUI-CI

PAR M. SAGE.

Les hypnotiseurs et les spirites se regardent aujourd'hui encore d'un air de défiance, sans se douter qu'ils piétinent les mêmes plates-bandes. Les hypnotiseurs sont loin de se douter qu'en approfondissant leur science, ils arriveront fatalement un jour a reconnaître qu'ils opèrent sur la zone-frontière d'un autre monde. Mais si les hypnotiseurs se trompent, les spirites ne se trompent pas moins quand ils croient entrer directement en relations avec cet autre monde. Eux aussi n'observent et ne pourront jamais observer que les phénomènes de la zone-frontière. L'hypnotisme, tout autant et plus que le spiritisme, arrivera un jour à démontrer l'existence d'un autre monde ; mais avant notre mort nous ne pénétrerons jamais de plain-pied dans cet autre monde. Consolons-nous, la zone-frontière est assez vaste et nous n'aurons pas sitôt fini de l'explorer.

Après Carl du Prel, et suivant les traces du génial philosophe allemand, M. Sage se propose d'esquisser l'étude de cette zone-frontière. Cet ouvrage, conçu à un point de vue tout nouveau, fera sûrement sensation dans le monde de la philosophie et de la science. Nous sommes heureux de l'annoncer d'avance à tous ceux qui ont pu apprécier le talent de l'auteur dans son précédent ouvrage : *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques*, ouvrage qui, à peine sorti des presses, a été traduit en anglais, chez Brimley Johnson, et en allemand chez Ernst Güdker.

CAMILLE FLAMMARION

Dictionnaire encyclopédique universel, illustré de 20.000 figures ; contenant tous les mots de la langue française et résumant l'ensemble des connaissances humaines, publié avec le concours de savants et d'écrivains célèbres.

Huit beaux volumes grand in-8° jésus. Prix brochés 90 fr. ; reliés demi-maroquin 130 fr. Prix de chaque volume pris séparément, broché 12 fr. ; en reliure spéciale 17 fr. Souscription permanente en livraisons à 10 centimes et en séries à 50 centimes.

Prix net pour les abonnés de la *Revue* : Broché, 70 fr., relié..... 100 fr. »»

ALBERT DE ROCHAS
LES
FRONTIÈRES DE LA SCIENCE
Première série :
Etat actuel de la science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — Le physique de la magie.
Prix : 2 fr. 50

MADAME PIPER
ET LA SOCIÉTÉ ANGLO-AMÉRICAINE
Pour les Recherches Psychiques
PAR M. SAGE
Préface de Camille FLAMMARION
Prix : 3 fr. 50 franco

MATIÈRE, FORCE ET ESPRIT
ou
Evidence scientifique d'une intelligence suprême.
Par
H.-M. LAZELLE
Colonel de l'Armée des Etats-Unis d'Amérique.
Traduit de l'anglais
Par
C. MOUTONNIER
Ancien professeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Paris.
Membre de l'Institut psychologique International.
Prix : 2 fr. 50.

LE PROBLÈME DE L'AU-DELA
CONSEILS DES INVISIBLES
Recueillis par le général A.
Brochure de 180 pages. — Prix : 1 fr. 50 franco
12 exemplaires : 12 fr. 60, port payé.
Cet admirable livre pourrait aussi s'appeler :
Bréviaire spirite.

GABRIEL DELANNE
RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ
Etude des travaux des savants — l'écriture automatique des hystériques — l'écriture mécanique des médiums — preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. Figures dans le texte, 525 pages, 3 fr. 50.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'Inconnu et les Problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages très recommandé..... 3 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE..... 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriques, magnétiques et humains, 24 figures très curieuses, hors texte, brochure in-8°..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux..... 2 fr. 50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme..... 0 fr. 50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..... 0 fr. 50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon ; grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe. 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX^e siècle..... 2 fr.

ED GRIMARD : **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste, port payé 2 fr. 50

Très belle photogravure d'ALLAN KARDEC, 23 × 29..... 0 fr. 50

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr. 50

BLANCHE SARI-FLÉGIER : **L'Ordre et l'Idéal**..... 0 fr. 50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par Henri CONSTANT..... 3 fr. 50

Etude spirite : Dieu et la création, par RENÉ CAILLIÉ, ingénieur, 4 fascicules reliés en un volume ; reste deux exemplaires à..... 6 fr.

PROSPER GAYVALET : **Système général de Philosophie populaire**, extrait de la magie, des religions orientales et des théories spirites condensé et combiné d'une façon originale par des vues nouvelles de l'auteur et formant une nouvelle conception philosophique de l'Univers qui explique tous les phénomènes, depuis la rotation du système solaire, jusqu'au fonctionnement des sociétés civilisées.

Une loi d'universel développement est exprimée en termes symboliques. 1 fr. 25

Deux grandes misères se recommandent à nos frères et sœurs en croyance ! Mme veuve Roggiero, 48, rue des Grilles, à Pantin (Seine), et Mme veuve Jolly, rue d'Eupatoria, 13, à Ménilmontant (Seine), le moindre secours sera accueilli par elles avec la plus grande reconnaissance.

Pension de famille, *au bord de la mer*. — Un de nos vieux amis, habitant la côte normande avec ses enfants, prendrait un jeune pensionnaire, français ou étranger, âgé d'au moins 12 ans. — Vie de famille. — Éducation spirite. — Prix modérés.

Pour tous renseignements s'adresser à Mme P. G. Leymarie.

Médaille d'or a l'Exposition internationale de Paris 1900



Les pilules anti-névralgiques du Dr Cronier sont très recommandées

---

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

M. Majewski, magnétiseur-masseur, diplômé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, reçoit à Paris, 189, rue Lafayette, les *mardi*, *mercredi*, *vendredi* et *samedi*. Clinique même adresse le *lundi* et *jeudi* de 8 heures à midi.

Les malades sont traités gratuitement le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin, à la Clinique de l'*Ecole pratique de massage et de magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Compte rendu du Congrès spirite et spiritualiste international, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8°. — *Section spirite*, *Section magnétique*, *Section hermétique*, *Section théosophique*, prix : 6 fr., port payé 7 fr.

NOUVEAUTÉS

JULES BOIS vient de publier **L'Au delà et les Forces inconnues** qui porte comme sous-titre *Opinion de l'élite sur le Mystère*. Ce nouveau livre, en effet, est le recueil des impressions et des idées que les hommes les plus « représentatifs » de ce temps ont confiées à M. Jules Bois sur ces questions passionnantes et qui demandent, pour être élucidées, l'intervention de tous les génies. **L'Au delà et les Forces inconnues** est un document unique sur la mentalité de notre temps, appelée en témoignage devant l'Inconnu. Le livre de Jules Bois est présenté au grand public par une lettre étincelante du philosophe JEAN IZOULET..... 3 fr. 50

Révélation astronomique, résolvant les difficultés de la création, par HASSAN CHEVKY, le fils de M. Hassib, traduite de l'arabe..... 1 fr. 25

Satan Dieu..... 3 fr. 50

BÉRILLON (Dr). — **Hypnotisme et suggestion.** *Théorie et applications pratiques*, 1 vol. in-8° de 36 pages, avec nombreuses figures dans le texte..... 1 fr. 25

Théorie de l'hypnotisme. Pratique de l'hypnotisme. Procédés d'hypnotisation. Indications de la suggestion hypnotique. Hystérie. Neurasthénie. Chorée ou Danse de Saint-Guy. Paralysie agitante. Epilepsie. Applications de l'hypnotisme à la Pédiatrie.

GASC-DESFOSSÉS (Ed.). — **Magnétisme vital,** *expériences recentes d'enregistrement suivies d'inductions scientifiques et philosophiques* avec une préface de M. le professeur BOIRAC. 1 vol. in-12 de 336 pages, broché..... 6 fr.

Extériorisation de la sensibilité. Communication de la pensée. Thérapeutique magnétique. Electrothérapie. Action des médicaments à distance. Le somnambulisme curatif.

BINET ET FÉRÉ : Le magnétisme animal, avec figures, in-8°, relié..... 6 fr. »»

BINET : La suggestibilité, avec figures, in-8° de 400 pages, belle reliure. 12 fr. »»

A. BINET. Les altérations de la personnalité, avec figures, in-8°, relié... 6 fr. »»

PRINCESSE MARY KARADJA

L'ÉVANGILE DE L'ESPOIR

Prix : 0 fr. 60. - 0 fr. 75 franco.

MOUTIN (Dr Lucien). — **Le diagnostic de la suggestibilité.** 1 vol. grand in-8 de 112 pages, broché. ..... 4 fr.

Dans cette intéressante étude, l'auteur signale à l'attention des physiologistes et des médecins, le phénomène peu connu de la suggestibilité à l'état de veille.

Il démontre d'abord qu'il existe un traitement suggestif ou *psycho-thérapie ;* explique les procédés qui servent à développer la suggestibilité et l'utilité pratique de diagnostiquer cet état, puis expose les causes de ce phénomène jusqu'ici mal définies.

Les découvertes de M. le Dr MOUTIN ouvrent une nouvelle voie à la thérapeutique, surtout à celles des maladies nerveuses.

L. DIGUES, ancien directeur de la Librairie des bibliophiles. **Trenté et un dessins** reproduits en fac-simile d'après les originaux de LOUIS LELOIR pour le **Théâtre de Molière.** Prix de la collection, avec une notice et un texte explicatif, renfermée dans un élégant album (43 × 34) : 75 exemplaires sur beau vélin du Marais numérotés de 26 à 100..... 150 fr. »»

15 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 11 à 25..... 225 fr. »»

10 exemplaires sur papier du Japon à la forme numérotés de 1 à 10... 300 fr. »»

(Dimension des dessins originaux 18 × 25).

LE PORTRAIT DE MOLIÈRE

D'après le tableau de Mignard, du Musée Condé, magnifique héliogravure, d'après un nouveau procédé.

Prix sur Japon ou sur Chine avec remarque à l'eau-forte..... 20 fr. »»

— sur vélin du Marais avec remarque à l'eau-forte..... 10 fr. »»

— sur vélin du Marais sans remarque..... 6 fr. »»

On peut ajouter ce beau portrait, considéré comme le « Molière définitif » à toutes les éditions du théâtre de notre grand comique; il en sera l'heureux complément : En vente à notre librairie.

Un ancien officier, sorti de Saint-Cyr, officier supérieur de territoriale, ayant dirigé une importante industrie, haute honorabité, connaissances générales étendues, désire, à la suite de revers de fortune, trouver un emploi de confiance ou de surveillance ; tel que : secrétaire auprès d'un homme politique, d'un administrateur ou du directeur d'un grand établissement.

Ecrire à la *Revue* aux initiales L. S. G.

Une dame, veuve d'un spirite lyonnais bien connu, sans ressources, désire se placer comme femme de confiance pour soigner une personne malade ou âgée, à laquelle elle serait entièrement dévouée.

S'adresser au bureau de la *Revue Spirite*.

Un spirite pratiquant depuis 35 ans, et entièrement libre, serait heureux de trouver une situation en rapport avec son âge, soit comme direction, surveillance, homme de confiance, pouvant suppléer, remplacer, etc., situation qui l'aiderait à subvenir à une nombreuse famille.

Renseignements et Références seront donnés. — S'adresser ou écrire à la *Revue Spirite*.

Progrès spirite du 5 novembre : Pensées d'automne par Blanche Sabi-Flégier. Les poésies de Mme Sari Flégier, par Laurent de Faget. Phénomènes de dédoublement, Jean Eriam. Phénomènes spirites. Echos et nouvelles.

Revue scientifique et morale du spiritisme : La constitution de la matière par G. Delanne. Les matérialisations de la Villa Carmen, par Mme C. Noel. Carnet des Blackwell, par le major Peheim. Séance spirite, par le commandant Tégrad. Christianisme, par le général Fix. Rapport sur les séances de Mme Thompson, par le Dr Dusart.

Annales des sciences psychiques : Le médium Sambor, nouvelles et dernières expériences, par M. Pétrovo-Solovovo. Un cas d'apparence télépathique : le fait et l'interprétation, par H. Piéron. Occultisme dans l'antiquité, par Ch. Richet.

Revue Théosophique française. Le Lotus bleu. La Théosophie actuelle, partie mystique, par le Dr Th. Pascal. Le pouvoir de la pensée, par Annie Besant. Quelques-unes des idées fausses que l'on se fait sur la mort, par C. W. Leadbeater. Glossaire, par H. P. B. Echos théosophiques, par D. A. Courmes. Doctrine secrète, par H. P. Blavatsky.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52 rue Madame. — *Téléphone*

UN APPEL

à tous ceux qui ont à cœur l'Avenir du Spiritisme.

Parmi les vieux lecteurs de cette *Revue*, il en est qui ont connu le Maître, ALLAN KARDEC, et qui savent avec quelle rigueur il voulait qu'on contrôlât les expériences. N'oublions jamais qu'il a dit : Le spiritisme sera scientifique, ou il ne sera pas.

Malheureusement, la science s'est refusée pendant longtemps à connaître du spiritisme et des faits sur lesquels il se fonde. Beaucoup de spirites, oublieux de l'histoire, en ont conçu de l'humeur : les idées nouvelles, avant de s'imposer, ont à lutter pour la vie pendant un temps plus ou moins long ; les vérités les plus hautes, la rotation de la terre ou la circulation du sang, par exemple, ont eu de très longues luttes à soutenir, quelquefois pendant des siècles, avant d'apparaître aux hommes ce qu'elles sont. Pourquoi donc une exception aurait-elle été faite en faveur du spiritisme ?

Mais, pour les esprits attentifs, la période la plus ingrate, celle de l'indifférence absolue de l'opinion, est terminée. Le spiritisme et les faits du spiritisme n'ont jamais, sous des noms divers, fait parler autant d'eux que pendant ces derniers temps. Pendant des mois, en Italie, la presse entière a retenti des expériences avec Eusapia Palladino. La presse allemande n'a pas moins parlé d'Anna Rothe, sans bienveillance, il est vrai ; mais les cris de haine eux-mêmes sont bien préférables au silence. Le bloc de l'opinion est entamé, et si nous savons en profiter, la cause du spiritisme marchera à pas de géant.

Mais, voilà! il faut des faits, toujours de plus en plus de faits, bien étudiés et présentés au public par des hommes en qui il a confiance. Les médiums, si nombreux à une époque peu éloignée, ne sont pas devenus maintenant une espèce rare ; mais, découragés par les insuccès précédents, ils ne s'offrent plus volontiers et spontanément à l'étude ; ils demeurent dans le cercle de l'intimité, et n'éprouvent aucune envie d'en sortir, — ce en quoi ils ont tort. Il n'est permis à personne, par malveillance ou pusillanimité, de tenir la lumière sous le boisseau.

La *Revue* fait donc un appel à tous les spirites qui connaissent des médiums intéressants et sérieux, à Paris ou dans les environs, et les prie de vouloir bien les lui signaler. Elle enverra un ou deux de ses rédacteurs pour les examiner. Si les phénomènes observés sont jugés intéressants et authentiques, nous formerons un Comité composé, autant que possible, de savants pour les étudier et en faire profiter le public.

Les médiums qui accepteront notre proposition peuvent être assurés que nous veillerons à ce qu'on les traite avec la plus grande bienveillance. Nous ne les abandonnerons pas, et ils seront traités, non en « sujets », mais en collaborateurs précieux. Les précautions qui seront prises le seront en vue de convaincre le public, et non par esprit de défiance.

Nous veillerons aussi à ce qu'en aucun cas la santé du médium ne puisse être compromise.

Les médiums peuvent être assurés de la discrétion la plus complète. Il vaudrait mieux que les noms fussent toujours publiés, mais quand les médiums ne croiront pas devoir le permettre, toutes les précautions seront prises pour que leur identité ne soit pas révélée.

Médiums et observateurs, nous sommes tous égaux, nous sommes des serviteurs de la même vérité, jouant un rôle différent.

Enfin, la question argent doit être laissée de côté. Les médiums qui se font payer seront toujours plus ou moins suspects au public, et non sans raison. Mais une vérité aussi haute que le Spiritisme ne serait-elle pas capable d'enfanter des dévouements?

Enfin, nous prions nos lecteurs de faire circuler le plus possible le présent appel parmi les personnes de leur connaissance.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 12. 1er DECEMBRE 1902.

DE L'IDÉE DE DIEU

Au cours du récent Congrès Spirite de 1900, dont le Compte-rendu vient de faire son apparition, l'existence de Dieu (nous apprend ce document), a été mise à l'ordre du jour par l'honorable président du Congrès, M. Léon Denis, et a été votée par acclamation et à l'unanimité. Il est permis de se demander si les Congressistes se sont bien rendu compte de ce qu'ils ont voté.

Le président avait fait valoir, pour enlever ce vote, que la presque totalité des spiritualistes étrangers avaient déjà affirmé leur croyance à cet égard, et que le silence gardé au Congrès de 1889 sur cette question par les Spirites

français, en les rendant suspects d'athéisme, avait fourni contre eux des armes à leurs adversaires, lesquels avaient su s'en servir habilement, et présenter le Spiritisme comme une doctrine subversive de la morale et des choses saintes.

Je me propose d'examiner ici s'il y avait nécessité ou imprudence à faire cette déclaration de l'existence de Dieu.

De deux choses l'une : ou les Spirites sont ralliés à la doctrine d'Allan Kardec, et dans ce cas il suffit d'y renvoyer leurs accusateurs; ou ils ont cessé d'y croire, l'existence de Dieu est remise en cause, et il fallait établir un débat, bien poser la question, et surtout la discuter suivant les idées les plus nouvelles. C'eût été fort long et cela n'a pas été fait.

A mon humble avis il eut été préférable alors de n'en point parler, parce qu'on ne manquera pas de relever cette inconséquence, que l'objet dont il s'agissait de découvrir l'existence n'ayant point été défini — et cela résulte des expressions formelles du président — on a voté l'existence de cet objet sans savoir de quoi il était question. ce qui est assez amusant. C'est comme si un professeur de mathématiques disait à ses élèves : « Ecrivez. Problème : Ne sachant pas ce que nous cherchons, trouver la solution. » Et le Congrès a trouvé la solution en cinq minutes.

Dans la forme il semble donc qu'il n'y avait pas nécessité à agir de la sorte; mais je veux en profiter pour traiter la question plus au fond.

Il est clair que si Dieu existe, nos négations ne feront pas qu'il s'en porte plus mal ; et s'il n'existe pas, tous les votes réunis de la pauvre espèce humaine ne lui donneront pas l'existence.

Mais enfin, il est une chose universellement reconnue, et qu'il n'est pas nécessaire d'être bien savant pour savoir, c'est que nous avons un premier et indispensable moyen d'éviter les confusions et les malentendus, à savoir : de bien définir l'objet de notre étude. Il n'est pas un ouvrage, tant soit peu sérieux, qui ne commence par une ou plusieurs définitions. En précisant bien l'idée générale que l'on se propose d'étudier, on diminue sensiblement les causes d'erreur. Il en restera toujours assez.

« Mais, me dira-t-on, il n'y a pas besoin de définir Dieu. C'est une notion tellement claire qu'elle s'impose comme un axiome. » Croyez-vous? Je prétends, tout au contraire, que c'est parce que Dieu est mal défini qu'il est rejeté par bien des gens, qui l'accepteraient sans cela... et inversement.

Chaque secte religieuse ou philosophique a sa conception particulière de Dieu, inadmissible pour la voisine. Vous ne reconnaissez pas pour Dieu le fétiche grotesque du nègre ou de l'Esquimau, je suppose. Eh bien ! donc, définissons Dieu, ou plutôt, voyons comment on le définit généralement. Nous verrons si notre faible raison, aidée des progrès de la science actuelle, nous autorise à faire des réserves et des distinctions.

Une chose doit nous frapper d'abord et nous inviter à la défiance : c'est que la notion de Dieu a varié dans l'esprit des hommes avec la marche des siècles. Si la notion de Dieu était claire et évidente *a priori*, il n'en serait pas

ainsi. Par exemple, jamais l'idée qu'« une ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre » n'a subi de transformation dans l'esprit humain. L'idée de Dieu n'est pas de cet ordre. On a dit, avec la plus grande justesse, que « Dieu avait fait l'homme à son image, mais que l'homme le lui avait bien rendu ». C'est la pure vérité. Chaque dieu n'est en effet que la synthèse des sentiments du peuple qui l'adore. Voyez les dieux féroces des sauvages, le Jéhovah vindicatif et despote des Juifs, les divinités aimables des Grecs, et les dieux belliqueux et dominateurs des Romains,

Aujourd'hui, nous sommes bien fiers, parce que nous avons écarté la notion du Dieu anthropomorphe des anciens, que nous avons fait du nôtre un Dieu de bonté, de justice, invisible, infiniment puissant et parfait. Ne nous hâtons pas trop de nous vanter d'avoir trouvé Dieu. C'est nous qui nous améliorons et, en progressant, nous élevons notre idéal.

Toute la question est de savoir si nous ne poursuivons qu'un idéal, une magnifique illusion ; ou s'il existe une réalité qui se rapproche de notre rêve, et si nous pouvons nous en rendre compte autrement qu'en disant : « Je crois ! Mon cœur me le révèle ! » et autres phrases du même genre qui simplifient tout, évidemment.

Pour ne pas allonger indéfiniment cet article, je me bornerai à l'examen de l'idée de Dieu suivant les deux doctrines qui nous touchent de plus près, en me basant sur la définition qu'en donne la religion catholique, et sur celle d'Allan Kardec et des Esprits qui l'ont inspiré.

A cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? » le catéchisme répond : « Dieu est un pur esprit, éternel, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre, et souverain seigneur de toutes choses. » Le livre des Esprits dit à son tour : « Dieu est l'Intelligence suprême, cause première de toutes choses », et ajoute plus loin : « Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, et souverainement juste et bon. »

Bien que n'étant pas conçues dans les mêmes termes, ces deux définitions peuvent passer pour identiques au fond. Toutes deux considèrent Dieu comme un Esprit immatériel, doué de toutes les perfections, et créateur ou cause première de tout ce qui existe.

Examinons ces trois points à la lumière de la science moderne, et voyons si nous sommes autorisés à croire à l'existence d'un être immatériel, parfait, et qui aurait créé toutes choses.

1° *Dieu est-il immatériel ?* Si Dieu est éternel, la science nous apprend qu'il existe deux autres choses qui le sont également : la Matière et l'Énergie. En effet, *rien ne se perd, rien ne se crée*, est un axiome scientifique absolument certain.

Les formes de la matière et les diverses forces sont en état de transformation perpétuelle, mais après chaque transformation, matière et force se retrouvent intégralement dans les nouvelles combinaisons ; de sorte qu'il est rigoureusement vrai de dire qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais, dans l'Univers, augmentation ou diminution, ni d'un atome de matière, ni d'un milligramme

de force. Comme, de plus, il paraît démontré que la matière, dans son état le plus subtil, se transforme en énergie, nous pouvons envisager le monde comme composé de deux principes éternels, en face l'un de l'autre : Dieu, ou l'Esprit infini, et la Matière. Ne font-ils qu'un, ou deux ?

— S'ils ne font qu'un, Dieu n'est pas immatériel.

— S'ils sont deux choses distinctes, et qui ne peuvent se résoudre l'une dans l'autre, Dieu est limité par la matière, il n'est pas infini, il n'est donc pas Dieu.

On voit que, suivant toutes probabilités, la querelle des spiritualistes et des matérialistes n'est qu'une querelle de mots, puisqu'il n'existe qu'une chose : l'Esprit, qui se convertit en matière, en passant par la force comme intermédiaire, ce qui constitue l'Involution : ou la Matière qui, par le même intermédiaire, se convertit en Esprit, ce qui constitue l'Evolution. Seulement, comme l'une ou l'autre de ces périodes est toujours en action, ces trois modes de la matière sont toujours mélangés, et il n'existe pas un atome qui ne soit joint à quelque peu de force et d'intelligence. C'est ce qui permet à la loi du progrès, à l'évolution, d'agir constamment.

— 2° *Dieu est-il parfait?* Evidemment non, puisque nous venons de voir que, pour exister, il doit se confondre avec la matière dans son évolution perpétuelle. Puisqu'il évolue, puisqu'il progresse, il n'est donc pas parfait.

— 3° *Dieu est-il le Créateur, la Cause première* de toutes choses ? Cela dépend comme on l'entend. Pas à la façon des doctrines religieuses ou philosophiques. Car si les choses avaient été créées, il y aurait eu un moment où Dieu eût été seul dans l'Univers et se fût décidé à créer, c'est-à-dire à sortir de son inactivité, de son immobilité. De ce moment il eût cessé d'être immuable et parfait. Car cette création, son œuvre, eût constitué soit une amélioration, soit une diminution dans l'état antérieur de l'Etre qui, dans le premier cas, était donc imparfait auparavant et, dans le second cas, le serait devenu après la Création. Il n'y a donc pas eu de Création, dans le sens où on l'entend généralement, par conséquent, il n'y a pas de Créateur.

On pourrait dire à la rigueur qu'il y a eu une cause première ; mais le terme est impropre, en ce qu'il laisse supposer qu'il y a eu un commencement, une première cause, ce qui n'est pas. Il n'y a qu'un substratum éternel, plutôt qu'une origine réelle, puisque nous sommes dans l'Eternité comme nous sommes dans l'Infini. La doctrine spirite reconnaît d'ailleurs le principe incontestable du progrès indéfini ; or, ce qui n'aura pas de fin ne peut avoir eu de commencement. Ce n'est pas plus difficile à comprendre que l'espace sans bornes.

— « C'est entendu, me dira-t-on, il n'y a pas eu à proprement parler de Création, mais, puisqu'il y a « Evolution », Dieu, au lieu d'être la substance évolutive, ne doit-il pas mieux être considéré comme une intelligence infiniment parfaite, directrice de l'Evolution » ? Cela ne me paraît pas probable, car l'idée d'évolution implique celle de lenteur infinie, mêlée d'essais souvent inutiles, souvent défectueux, même de reculs fréquents. Le point de départ

infiniment humble se prolonge pendant une immense durée. Pendant toute l'évolution l'imperfection est à l'état permanent et souvent aigu. Tout cela ne s'accorde pas avec la conception d'une Intelligence directrice parfaite, par conséquent non hésitante, sachant tout et toute-puissante. Son action devrait être instantanée; son résultat, la perfection immédiate.

Que l'on essaie de se rendre compte de la masse de siècles qu'il a fallus pour modifier les divers organes des animaux, et les amener, depuis la monère, au point où nous les voyons aujourd'hui qui est loin de la perfection; de la quantité d'ébauches avortées et annulées avant d'arriver aux formes actuelles, qui n'ont d'ailleurs rien de définitif, pas plus la forme humaine que toutes les autres; aux millions d'années nécessitées pour transformer par exemple,un poisson en amphibie et celui-ci en quadrupède; et que l'on dise si l'intelligence hésitante qui a présidé à ces innombrables tâtonnements peut être considérée comme consciente d'elle-même, de son œuvre et de son but. Il y a évidence d'une force interne et débile et non d'une force extérieure et toute puissante. Et que l'on n'oublie pas que cette force débile a eu une éternité pour arriver au piètre résultat où nous sommes.

Il est encore une considération qui doit nous faire comprendre que la cause de l'Univers n'est pas douée de toutes les perfections. On s'accorde en général à attribuer à Dieu,outre l'intelligence parfaite et la toute-puissance, la justice et la bonté. Cependant, comme je l'ai fait observer déjà plusieurs fois, justice et bonté sont incompatibles, au point de vue absolu. S'il existe sur terre de bons juges, il ne peut exister dans « le Ciel » qu'un juge inflexiblement juste, et seulement juste. S'il était bon, il cesserait aussitôt d'être juste; car s'il est juste par exemple que 2 et 2 fassent 4, et s'il était bon qu'ils fissent 5, il y aurait conflit entre la bonté et la justice de Dieu. Il est juste qu'un corps abandonné tombe; il n'est pas bon qu'un enfant tombe par la fenêtre et se tue, pourtant il se tuera s'il tombe suffisamment de haut. La bonté et la paternité divines sont des idées terrestres, uniquement humaines, et une telle conception n'est qu'un reste des conceptions anthropomorphiques des religions primitives, transplantées dans le monde moral.

D'ailleurs il est impossible de reconnaître et de trouver trace de bonté dans la nature, à moins de s'aveugler volontairement. Qu'on veuille bien, par la pensée, considérer la terre, sur toute son étendue, et dans toute la suite des siècles. Quel spectacle verra-t-on ? La lutte partout et toujours. Le faible et l'innocent condamnés à devenir la proie fatale du plus fort et du plus adroit.

Depuis que la vie a fait son apparition sur la terre, il n'y a pas eu d'autre règle, d'autre loi que celle du plus fort ou du plus rusé. Depuis des millions de siècles la terre n'est qu'un vaste champ de carnage. Le sang l'a inondée mille fois en tous lieux, et, depuis que la conscience s'y éveille, aux douleurs physiques, à l'horreur de la chair déchirée vivante, sont venues se

joindre les douleurs morales, les angoisses, les terreurs de toutes sortes ; au fleuve de sang est venu se mêler un intarissable fleuve de larmes. Voilà la loi de la vie. Et cela dure depuis des siècles infinis, et nous avons le droit de croire que cela existe *partout* dans l'espace, et que cela a *toujours* existé !

Dira-t-on que l'homme est la seule cause et la seule victime de cette état épouvantable, qu'il a son libre arbitre, qu'il fallait bien qu'il mérite son problématique bonheur futur, qu'il récolte le fruit de ses fautes, qu'il expie daus des réincarnations douloureuses les crimes d'autres existences? Mais, hommes que vous êtes, vous ne verrez donc jamais que l'homme partout ? Vous vous croirez donc toujours — poussière insignifiante que vous êtes,— le centre et le but de la création, le seul objet des préoccupations divines, que dis-je, la cause et la raison d'être de l'existence de Dieu ! car, si vous avez doué Dieu de toutes les perfections, dans votre orgueil naïf autant qu'immense, c'est parce que, à votre point de vue, rien n'est assez grand pour vous avoir créé, pour vous conserver, pour vous récompenser, et même pour vous punir.Ne savez-vous pas que vous êtes les derniers venus sur la terre? « Comment l'auriez-vous fait, si vous n'étiez pas nés ? » et qu'avant vous des milliards de créatures innocentes, qui sont un peu de vous-mêmes, ont souffert la faim, le froid, la dent des bêtes féroces, toutes les angoisses,sans avoir commis d'autre crime que de naître ? Ne savez-vous pas que cette loi, que vous subissez, règne sur les végétaux et les animaux comme sur vous-même ? Ou voyez-vous de la bonté, encore un coup, dans cette loi si bien qualifiée « struggle for life », la loi de l'évolution, la loi du progrès.

J'entends que l'on m'arrête ici : « Cette loi, qui l'a faite ? il a fallu une intelligence pour la concevoir, il faut une volonté ferme et suivie pour l'exécuter. » Erreur, erreur humaine de notre pauvre langage. Il ne s'agit pas d'une loi votée après discussion par des législateurs, ou décrétée par un autocrate. Une loi naturelle n'est autre chose que le rapport nécessaire qui résulte de la nature des choses. Dieu ne peut faire ou empêcher que le tout soit plus grand que la partie, ni que 3 fois 5 fasse autre chose que 15. Les lois naturelles sont, parce que les choses existent, et les choses existent parce qu'elles sont. Cette cause est nécessaire et suffisante, et c'est la véritable cause des causes. Dieu n'a pas plus fait la Loi qu'il n'a créé le Monde.

« Alors, me direz-vous, vous ne croyez pas à l'existence de Dieu ? » Je crois à la logique, n'ayant pas d'autre instrument que ma raison; je crois que le sentiment, la Foi, n'est que la résultante inconsciente des opinions des générations précédentes, et un détestable guide. Je crois qu'il n'est pas possible d'imaginer, sans frémir, un Etre conscient, bon et tout-puissant, assistant impassible depuis une éternité au spectacle horrible et monotone de nos faiblesses, de nos erreurs, de nos guerres, de nos crimes et de nos tortures,et restant sourd à l'immense clameur de souffrances, à la plainte

lugubre et lamentable qui hurle éternellement vers lui de l'ensemble de la création. Ce serait l'Enfer pour lui-même.

Dieu existe-t-il ? N'existe-t il pas ? Je crois aussi téméraire d'affirmer que de nier. La conception rationnelle, à mon sens, est qu'il est l'âme de l'Univers, qu'il vit avec lui, évolue avec lui, et souffre avec lui. Mais il ne saurait être le Créateur tout-puissant, le Père bon et juste, l'Intelligence infiniment parfaite, dont l'enfance orgueilleuse de l'Humanité nous a légué la conception.

G. BÉRA.

CREDO SPIRITUALISTE

(Suite)

Tandis que se multipliaient et se prolongeaient les plus extravagantes querelles au sein de ce troupeau de moines, tantôt exaltés par leur fanatisme, tantôt aveuglés par leur ignorance... grandissait, dans l'ombre tout d'abord, puis bientôt au grand soleil de l'histoire, l'œuvre sanglante et véritablement démoniaque des prétendus « successeurs de Saint-Pierre ».

Œuvre sanglante, avons-nous dit. Est-il vraiment possible d'en douter, quand cette histoire vengeresse nous les montre, tous ces papes — tous inspirés par le Saint-Esprit, c'est bien entendu — nous les montre se démenant, luttant, s'excommuniant réciproquement, les uns s'imposant par l'intermédiaire d'un concile quelconque, les autres les déposant par les bons offices de tel autre concile complaisant, puis enfin, pour en finir, s'emprisonnant, s'empoisonnant ou s'étouffant suivant les circonstances ou l'exaspération de leurs fureurs déchaînées... horreurs qui, du reste, n'empêchèrent nullement l'œuvre papale de se développer dans l'unité de sa conception primitive qu'aucun obstacle ne put détourner de sa route.

Au dessus de ce pandémonium de passions individuelles planait la pensée directrice que chacun des papes sut transmettre à son successeur. Le patriarche romain, dit l'un des historiens de l'Eglise, s'étant rendu maître de ses évêques par ruse ou par violence, s'étant surtout affranchi de la suprématie de l'empereur d'Orient, se joua sans difficulté des petits rois barbares dont les trônes éphémères s'écroulaient autour de lui. La main fortement posée sur le gouvernail de la barque, évitant les écueils, recueillant les épaves, surveillant les conflits, méprisant surtout les âmes qui pour lui n'étaient qu'un prétexte et l'œil fixé sur son étoile, il marcha résolument à la conquête du monde, n'ayant pour loi que l'implacable ambition sacerdotale qui rendait fourbes les plus droits et féroces les plus inoffensifs. N'avait-il pas pour lui, du reste, l'admiration des peuples aux yeux desquels

les plus grands papes furent toujours, sinon les plus cyniques, du moins les plus habiles, autant dire les plus retors? (Eugène Nus).

L'on a vraiment peine à comprendre que les premiers Pères de l'Eglise orientale, calmes et modérés, tels que les Origène, les Clément d'Alexandrie et autres mystiques respectables, fussent de la même religion que la farouche Eglise latine des Tertullien, des Augustin ou des Jérôme dont l'intolérance, ne se nourrissant que de sophismes ou d'arguties, enfanta le fanatisme autoritaire de certains papes romains, dans l'histoire desquels se trouvent tant de pages accusatrices.

Inénarrable fut le scandale que la cour papale offrit au monde du x^e^ au xvi^e^ siècle, sans préjudice des autres siècles plus ou moins contaminés par elle. Pendant ces six cents ans — ans de grâce s'il en fut — l'humanité stupéfaite vit opérer avec désinvolture les Clément V, les Grégoire XI, les Jean XXIII, les Innocent VIII, les Alexandre VI, les Clément VII, les Urbain VII et autres saints « vicaires de Jésus-Christ » ainsi que s'intitulaient effrontément tous ces prodigieux artisans de turpitudes.

Ce fut au point que le cardinal Baronius lui-même en fut indigné. « Quel horrible spectacle, dit-il, dans ses *Annales ecclésiastiques*, présentait alors la Sainte-Eglise romaine » (x^e^, xi^e^, et xii^e^ siècles), alors que d'infâmes courtisanes disposaient à leur gré des sièges épiscopaux et plaçaient leurs amants sur le trône de Saint-Pierre. Le Christ, assurément, dormait alors profondément dans le fond de sa barque ».

Puis, parlant des chrétiens en général, il ajoute : « La corruption, la cupidité, la violence et la cruauté étaient parvenues à un tel degré, qu'il n'y avait plus moyen pour les chefs ecclésiastiques de se distinguer de la masse par leurs vices et leurs débordements ».

C'est vainement que de toutes parts s'élevaient, même du sein du clergé, les plus violentes récriminations contre cette horde de bandits mitrés qui, en face de l'Europe dite chrétienne, scandalisaient les consciences les plus tarées.

« Parlerez-vous d'humilité, disait en plein xiv^e^ siècle à ses cardinaux et à ses évêques, le pape Clément VI qui, tout pape qu'il était, ne pouvait maîtriser son indignation, parlerez-vous d'humilité, vous qui êtes les plus superbes par vos équipages? Parlerez-vous de pauvreté, vous qui êtes si avides, si rapaces que tous les bénéfices du monde ne sauraient vous rassasier? Et qui, d'autre part, oserait parler de votre chasteté, quand on vous voit fermer votre porte aux malheureux, mais, en revanche, l'ouvrir toute grande aux odieux pourvoyeurs de vos débauches? »

Mais voici la captivité de Babylone. Après les papes de Rome, voici les papes d'Avignon. Oh, ici, c'est le bouquet! « Dans la cour papale d'Avignon, dit Mezeray, il n'y a que désordres : ici, la simonie, fille de la luxure, là, la

chicane avec ses gratte-papiers et ses clercs fainéants, ailleurs des dérèglements innomables.

Autre note fournie par Pétrarque, le doux poète : « On trouve en ces lieux le terrible Nemrod, la Sémiramis armée, Pasiphaé, amante du taureau, le Minotaure infâme... tout ce qu'on peut imaginer de confusion, de ténèbres et d'horreurs était dans cette sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses ».

L'Italie délivrée de la cour de Rome espéra tout d'abord retrouver quelque tranquillité. Courte fut son illusion. Les légats que lui envoyait la cour d'Avignon lui firent regretter jusqu'à ses plus mauvais papes, témoin ce certain Robert, cardinal de Genève (plus tard devenu pape en 1530, sous le nom de Clément VII) qui, à la tête de troupes anglaises enrôlées par le Saint-Siège, fit passer au fil de l'épée 5.000 habitants de Césène — mince exploit, du reste, en comparaison de celui d'Innocent VIII qui, au siècle précédent, avait, à lui tout seul, fait massacrer plus de 100.000 Vaudois et autres prétendus hérétiques.

Le dit Robert, à la vérité, fit ce qu'il put pour garder les grandes traditions. Ecoutez la chronique de Bologne :

« Dans le massacre de Césène, les petits enfants étaient écrasés contre les pierres, les femmes enceintes étaient éventrées... — Tuez-les tous, hurlait le cardinal qui assistait à la scène· On pilla les églises et les monastères, on violenta les religieuses et 1.000 femmes, choisies parmi les plus belles, furent livrées à la soldatesque anglaise . C'étaient là, conclut la chronique, des choses à faire renier la foi ».

Nous admettons sans peine cette naïve déclaration.

Et toutefois, il faut bien croire que cette foi était fortement chevillée au cœur des croyants, car « ces choses » se poursuivirent sans que fût atténuée plus que de raison la considération des peuples pour la sacro-sainte lignée des vicaires du Christ qui continuèrent à saccager l'Italie.

Ce n'est pas tout. Au bout des soixante et onze ans de règne de ces papes avignonnais qui, régulièrement, envoyaient des légats dans la catholique Italie, afin d'y maintenir leur domination temporelle, il arriva qu'on eut de la sorte deux papes à la fois, l'un restant à Avignon, l'autre, résidant à Rome, aussi pape l'un que l'autre, et s'excommuniant en conséquence ou s'égorgeant de leur mieux, suivant leurs moyens respectifs.

« Quand les prélats de l'une des factions religieuses, écrit le biographe de Clément VII, parvenaient à se rendre maîtres de ceux de la faction opposée, ils les noyaient, ou les brûlaient, bref s'en débarrassaient d'une manière quelconque. Le patrimoine de Saint-Pierre, la marche d'Ancône et la campagne romaine n'étaient qu'un vaste champ de bataille. Les monastères

étaient pillés, les églises dévastées quand elles n'étaient pas rasées. On n'entendait parler que de déprédations et de massacres ».

Ecoutons un autre biographe.

« Je ne me souviens pas, déclare Théodore de Niem, secrétaire du pape Jean XXIII, simoniaque, usurier, criminel entre tous, d'avoir rien vu qui fût son égal, d'avoir entendu raconter des horreurs semblables à celles qu'il commit tant à Bologne, qu'à Rome, tant pour le libertinage que pour les adultères, les viols, les incestes et autres péchés plus abominables encore ».

Cette anarchie pontificale que l'histoire appelle « schisme », pour lui donner un nom décent, ne prit fin qu'en l'an de grâce 1429, où se termina le grand schisme occidental, suprême efflorescence de ce moyen-âge papal, féodal et catholique, œuvre spéciale de l'Eglise et qui ne fut pour l'Europe qu'une nuit épaisse, la plus sombre des nuits qu'ait eu à enregistrer l'histoire.

Mais, c'en est assez! Arrêtons-nous ici. C'est avec des hoquets de dégoût que l'on parcourt ces annales « orgiaques » de la papauté, avec une sorte d'angoisse que l'on se demande : « Ne sera-t-elle pas bientôt comble cette coupe d'infamie? » Illusoire et naïve espérance; c'est encore pendant bien des siècles que cette Eglise va continuer à piétiner, sous la conduite de ses prêtres, dans la boue et dans le sang.

Et, maintenant, pourra-t-on se demander, qu'est-elle, en somme, cette Eglise catholique, apostolique et romaine?....

Fut-elle une œuvre de Dieu, devant laquelle nous devons, sans y rien comprendre, nous incliner et absoudre ses actions abominables, par la seule raison qu'elles ont été commises par elle?

Ou bien, ne faut-il voir en elle que le monstrueux produit de combinaisons politiques, qu'un phénomène social — anti-social plutôt — soumis à la loi d'une évolution qui s'explique dans une certaine mesure, étant donné le milieu barbare où fonctionna cette race sacerdotale dont les passions immondes, les folles niaiseries, les fourberies, les appétits insatiables et l'ambition démesurée ont occasionné tant de désastres!

Ne pas adopter cette dernière hypothèse est chose manifestement impossible. La raison, la justice, les notions les plus élémentaires que puisse nous fournir le simple bon sens, condamnent à tout jamais au mépris et à l'exécration des hommes cette criminelle machine d'oppression qui, insoucieuse d'avilir les consciences, d'abêtir les peuples, de faire reculer l'humanité jusqu'à la pire barbarie, n'eut d'autre objectif que de s'enrichir au détriment de tous, en prétextant pour son impossible justification, qu'elle voulait sauver les âmes, alors qu'elle n'a jamais fait rien d'autre... qu'exploiter les innombrables foules qui, pendant si longtemps, eurent et ont encore la superstitieuse et inexcusable bêtise de la prendre au sérieux.

Oui, l'exploitation — l'exploitation perfide, tenace, impitoyable — voilà le mot qui résume l'âme papale, l'âme ecclésiastique tout entière. C'est sous les ailes de ce vampire colossal qui, depuis bientôt deux mille ans, lui suce et son or et son sang, que languit l'humanité anémiée jusqu'à la défaillance.

Etant donné qu'hypnotisé par un aveugle et inexplicable fanatisme, l'on oublie tout le sang versé, de quel œil peut-on considérer l'art jésuitique avec lequel fut organisée la pompe aspirante de cette « maison de commerce » à laquelle l'on aurait pu donner pour raison sociale : « Saint-Pierre et Cie » redoutable compagnie anonyme, agence souterraine, où travaillent dans l'ombre et dans tous les pays de l'Europe, d'innombrables légions d'employés, de bureaucrates, de notaires, de collecteurs de taxes, d'inventeurs de pèlerinages, de vendeurs d'eaux miraculeuses, d'exploiteurs d'orphelinats sinistres, voire même de moines prêcheurs de carême et de prédicateurs concordataires qui, sans trêve ni merci, s'efforcent de grossir le trésor noir de la Camarilla enfroquée, par le débit intelligent de marchandises timbrées du sceau papal : dispenses, absolution, indulgences, messes tarifées, traites de toute nature tirées sur le paradis, dont le fructueux trafic fonctionne impertubablement depuis la fin du XI^e^ siècle.

Les messes payées pour les morts sont l'exploitation du cœur. Les indulgences personnelles, achetées à prix variés, tant pour les péchés passés, tant pour les péchés de l'avenir, sont l'exploitation du vice tarifé.

Nulle religion, nul fétichisme choisi parmi les plus grossiers, n'ont poussé plus loin ni plus scandaleusement l'aberration, l'avilissement, la corruption du sens moral, dernière richesse et divin héritage de l'homme (Eugène Nus).

Et tandis qu'opère la Banque européenne, fonctionne non moins régulièrement la manufacture où se confectionnent les bulles, les encycliques, les mandements, aussi bien que les dogmes — dogmes nouveaux faisant suite aux dogmes anciens : la divinité de la Vierge, la demi divinité des saints çà et là béatifiés — Saint-Labre par ici, Jeanne d'Arc par là-bas — le syllabus, l'infaillibilité papale, enfin, dont il a été question plus haut.

Ce n'est pas « enfin » qu'il faut dire. Les journaux n'annonçaient-ils pas, ces jours derniers, que la Camarilla romaine insiste vivement auprès du Saint-Père pour qu'il promulgue un autre dogme encore, à savoir : l'ascension *matérielle* du corps de la Vierge Marie, miraculeusement enlevée au ciel....

Que l'on ne nous accuse ni d'acrimonie anticonfessionnelle, ni d'exagération de parti pris. C'est du sein du clergé lui-même que s'élèvent des objurgations exaspérées. Ecoutez les déclarations d'un prêtre consciencieux — dont nous pourrions citer le nom — qui, dans l'indignation que lui inspire le despotisme de ses supérieurs, vient d'adresser à l'évêque de Soissons la

lettre suivante, par laquelle il lui jette à la face sa démission énergiquement motivée :

« Vous vous placez entre l'homme et la divinité pour exploiter l'un et caricaturer l'autre. Votre théologie est l'opposé de l'Evangile, votre morale une hypocrisie, votre liturgie une comédie. Vous n'avez en somme qu'un dogme qui résume tous les autres : la domination de la société civile par le clergé, l'exploitation du petit clergé par le haut clergé, l'accaparement des biens de ce monde, en promettant à ceux que vous dépouillez les biens hypothétiques d'une autre vie.

Aujourd'hui, vous criez à la persécution, parce que vous ne pouvez plus brûler ceux qui se révoltent contre votre tyrannie. Vous criez, ou plutôt vous faites crier : « Vive la liberté » vous, qui avez inventé le *syllabus* qui condamne toutes les libertés modernes, vous qui par d'exécrables vœux, prétendez vous lier irrévocablement des jeunes gens et des jeunes filles trompés par vos séduisantes promesses de haute protection. Vous leur promettez la liberté des enfants de Dieu et vous en faites vos esclaves ; vous vous faites appeler leur père et vous êtes leur bourreau !

Voilà pourquoi, fidèle à ma conscience, je n'exercerai plus le ministère et vous prie d'accepter ma démission de prêtre.

D'autres prêtres, comme moi, dans votre diocèse, suivront bientôt mon exemple. Il suffit, pour le faire, d'aimer la justice, d'avoir la conscience droite et un peu de courage. »

Qu'est-il besoin de commentaires après d'aussi éloquentes récriminations ?

Voilà ce qu'est devenu, par suite des manipulations que lui a fait subir l'Eglise, ce christianisme primitif issu de l'antique théosophie aryenne.

Et l'on s'étonne, ensuite, de voir mourir les religions ! Mais ce sont elles qui se suicident — religions au début, mais saturnales quand les sacerdoces s'en sont emparés.

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas éloigné, où l'humanité rougira de sa crédulité béate et niaise à l'égard de cette tiare papale dont le prestige l'hypnotise encore plus ou moins, mais qu'elle jugera sévèrement quand ses yeux se seront ouverts et qu'elle comprendra que l'œuvre dite « chrétienne », dont l'Eglise a si longtemps abusé est et restera le scandale de l'Histoire.

Le lecteur, nous aimons du moins à le croire, n'aura trouvé pas plus inopportuns que trop nombreux les documents au moyen desquels nous avons tâché d'établir le bilan désastreux de cette religion dite « apostolique » à l'ombre néfaste de laquelle s'abêtissent les peuples et s'atrophient les consciences. Nous croyons qu'il est du devoir de tout homme qui s'est assimilé quelque parcelle de vérité spirituelle, de chercher à dessiller les yeux de ceux qui, plus ou moins croyants, hésitent à rompre toute attache avec ces traditions qui à l'heure qu'il est, sont devenues un danger public.

Répudiant toute pudeur, l'Eglise moderne a résolument jeté le masque. En plus de l'orthodoxie dogmatique, le clergé catholique impose à ses prêtres « une politique confessionnelle » qui les transforme en agents enrôlés de force dans un service de belligérants. Au lieu de tendre à pénétrer dans le monde de la pensée et de borner son prosélytisme à un apostolat purement intellectuel et moral, le clergé épuise ses forces à organiser la conquête de la société civile, par la violence, la fourberie, l'immonde achat des consciences, surtout, auquel sont consacrés ses trésors, louches produits de captations plus ou moins scandaleuses.

L'heure est donc rendue solennelle par la lutte plus acharnée que jamais qui se livre entre le matérialisme d'une religion que repousse la société moderne et le spiritualisme, dont les âmes élevées réclament la manifestation trop longtemps attendue. Aux ténèbres du passé, il n'est que temps d'opposer la lumière qui purifie, la vérité qui éclaire, la justice qui raffermit les cœurs et redresse les consciences prêtes à défaillir.

Mais nous avons hâte de nous détourner de ces hontes, et de tirer du résumé des pages qui précèdent les enseignements qu'elles renferment. Au sortir de l'ombre glaciale des vieux souterrains qui ne sont plus que catacombes et charniers, revenons en plein soleil. Sachant de quelle grotesque façon les Ecritures judéo-chrétiennes, tout d'abord, puis l'Eglise après elles, ont parodié la doctrine spiritualiste de l'involution de l'esprit dans la matière, qu'elles ont tranformée, par ignorance ou par calcul, en prétendu péché originel, auquel ont été annexés tous les accessoires que comportait cette falsification de la vérité, faisons table rase de ces hérésies malfaisantes et lisons au Grand Livre d'or de l'Histoire que nous ont révélée nos Instructeurs, l'histoire véritable de l'humanité qu'elle n'a su qu'épeler jusqu'ici.

Aux siècles les plus lointains des annales de la race humaine, l'on ne trouve nulle part la mention d'une chute primitive. C'est aux Judéo-chrétiens, ne nous lassons pas de le dire, que nous sommes redevables de cette fatale conception.

Chez les Atlantes que dirigeait le Manou lui-même, chef divin dont le souvenir se conserva dans leur histoire — jusque chez les Toltèques d'origine atlante qui peuplèrent l'ancien Mexique et l'ancien Pérou — domina, tout d'abord, la croyance à l'existence d'un Etre suprême qui, ne pouvant être ni représenté, ni défini, fut symbolisé par le Soleil, dont le culte se borna, pendant des milliers de siècles, à certains rites pratiqués sur les plateaux des montagnes, au milieu de grands cercles de monolithes (appelés cromlechs de nos jours) et qui, par leur orientation scientifiquement établie, se trouvaient en rapport avec les mouvements apparents du soleil.

Qui donc, en ces âges reculés, eût pu concevoir l'idée de faire, dans cette théogonie primitive, une place quelconque à la fameuse « pomme défendue »

de ce fantastique paradis terrestre dont l'invention ne peut vraiment servir qu'à nous donner une fort piètre idée de l'état d'esprit de l'auteur ou des auteurs de la Genèse judaïque.

Toute idée de chute n'est-elle pas incompatible avec la nature de ces Adamites hypothétiques dont la Bible nous raconte l'histoire invraisemblable, créatures inévoluées, absolument ignorantes et dont les vagissements ne pouvaient traduire autre chose que leurs rêves incohérents.

Que pouvait être la notion du bien et du mal dans ces cerveaux inconscients, où n'existaient que grossiers appétits, que conceptions embryonnaires et dont peuvent nous donner une idée les lueurs fuligineuses qui éclairent l'intellect de ces sauvages contemporains dont quelques-uns ne peuvent, en comptant, aller au-delà du chiffre *trois*?

Le mal ne fut et ne put être, tout d'abord, qu'incompétence pour le bien, qu'appréciations fausses et que tentatives maladroites, dans les cas fort rares ou tel de ces sauvages, en voie d'évolution rudimentaire, essayait de s'éclairer quelque peu. Ce n'est pas par enjambées doubles que les troglodytes des bas fonds tentent de monter à l'échelle qui se dresse devant eux. Ce n'est qu'avec une lenteur en quelque sorte moléculaire, que s'atténue l'égoisme monstrueux mais naturel des bestialités inférieures, et que s'ouvrent à la lumière les paupières clignotantes de ceux qui n'ont jamais vu que les ténèbres.

Au surplus, et pour envisager la question sous un point de vue psychologique plus large, avons-nous bien le droit d'incriminer outre mesure les instincts plus ou moins féroces des primitifs, alors qu'aux abords de nos grandes villes modernes, nous voyons,tous les soirs, de soi-disant représentants de notre race dite civilisée — fauves sanguinaires évadés des vieux âges — qui dans l'ombre rôdent cherchant une proie quelconque et assassinant, au hasard, tel ou tel passant attardé, sans même se soucier parfois du bénéfice que pourra leur apporter le coup de couteau qu'ils vont donner?

C'est pendant des siècles et des siècles que survit en nous la bête humaine... y persistant à ce point qu'elle ne se déguise qu'à grand'peine, dans tels personnages vivant en pleine société civilisée. Aussi, demanderons-nous, de quel droit les soi-disant fondateurs de religions attribuent une prétendue chute « dogmatique » à ces créatures de transition qui, à l'aube de l'histoire et même de la préhistoire, émergeant lentement de l'animalité, titubaient sur le seuil d'une humanité en quelque sorte intermittente. Tout n'était-il pas chute dans la vie de ces êtres inconscients, comme sont chutes les premiers pas de l'enfant qui, si péniblement, cherche son équilibre?

Que l'on ne nous parle donc plus de cet homme « sorti pur des mains du Créateur » — ainsi que nous le racontent les niaises légendes de *l'âge d'or* — mais qui, par suite de la perpétration d'un crime imaginaire, doit l'expier

effroyablement, lui et tout ses descendants, jusqu'à la consommation des siècles!...Abominable conception qui ne pouvait naître, semble-t-il, que dans des cerveaux de tortionnaires hallucinés par un fanatisme impitoyable, parce qu'il était aveugle et sourd.

Eh bien, il est temps, il n'est que temps d'en finir avec cette criminelle mystification qu'exploitent les sacerdoces depuis deux mille ans environ.

Nous sommes tous héritiers, clament-ils, de la faute d'Adam. Or, c'est avec indignation que nous repoussons cet héritage monstrueux.

Cette liberté de conscience qu'ont voulu nous arracher les adeptes forcénés de la prédestination paulinienne, nous la revendiquons avec une irrésistible énergie. Nous l'avons reconquise cette liberté, nous les avons récupérés tous nos droits à la vie, au bonheur, à l'immortalité, et c'est au nom de la justice divine que la conscience humaine proteste contre le mépris qu'affecte l'Église à l'égard de cette conscience qu'elle a essayé de déformer, et de cette liberté qu'elle s'est vainement efforcée d'anéantir à tout jamais, par le feu et dans le sang.

Nous ne trouvons plus, ici, dans la pleine lumière qui resplendit autour de nous, ni *chute* irréparable, puisque le mal et le péché, désordres transitoires, s'atténuent et décroissent, lentement, mais graduellement, devant les croissantes lueurs du bien qui est d'ordre primordial ; ni *enfer* d'invention mythologique ; ni *rédemption* « par délégation » aussi injurieuse pour un Dieu juste que pour l'homme qui ne saurait l'accepter, puisqu'il est de notoriété vulgaire que toute faute ne doit et ne peut être expiée que par celui qui l'a commise.

A l'heure qu'il est, il ne s'agit plus, pour chacun de nous, que de revendiquer les devoirs, aussi bien que les droits qui sont nôtres, étant donné que nous savons de science certaine qu'il n'appartient qu'à nous de réparer le passé, de rétablir la balance entre notre « doit » et notre « avoir » et de remonter la pente au bas de laquelle nous ont entraînés nos négligences, nos défaillances, nos capitulations de conscience devant les devoirs impératifs et les séductions trop souvent victorieuses de notre matérialité.

Nous savons que Celui qui nous a donné en héritage le lot inaliénable de notre liberté, respecte cette liberté, qu'il n'impose ses bénédictions à personne, et qu'il n'est pas d'élus prédestinés qui puissent escompter lâchement, soit la partialité de sa grâce, soit l'indulgence de son bon plaisir. Il offre et c'est à nous, à nous seuls, qu'incombent les fâcheuses conséquences de nos refus, aussi bien que les bénéfices de notre acceptation. C'est nous qui nous jugeons, nous qui nous sauvons par le travail, l'effort, la patience, la souffrance et l'énergique désir de remonter vers la lumière, quand nous sommes arrivés à comprendre la majesté de la vie, l'inéluctable nécessité

de notre spiritualisation et la hauteur de nos divines destinées — en même temps que l'efficacité de l'aide que nous prêtent nos frères de là haut. Nous savons qu'ils ont pour mission de soutenir ceux qui faiblissent, de réconforter ceux qui défaillent, mais ce que nous savons aussi, c'est qu'ils ne peuvent enlever de nos épaules le fardeau que nous devons porter, ni effacer sur le livre de notre Karma les dettes dont nous ne nous sommes pas encore acquittés.

Il se peut qu'un intervalle plus ou moins long sépare l'époque des semailles de celle de la récolte. Nous pouvons à notre gré les éloigner l'une de l'autre par une coupable insouciance, ou les rapprocher par un élan de notre volonté, sans que le processus général de l'évolution en soit le moins du monde modifié.

Que l'homme collabore ou non à l'œuvre divine, l'œuvre divine s'accomplit dans son immuable majesté.

Toutefois, il faut aboutir. Le pèlerin peut allonger sa route par erreur, maladresse ou mauvais vouloir, mais un jour vient où lui-même comprend que, dans son propre intérêt, il ne peut s'attarder indéfiniment, qu'il doit regagner le temps perdu, faire effort et se rapprocher des hautes cimes. Et c'est alors que nous sommes arrivés au terme de notre vie terrestre, que nous récupérons, après chaque acte du drame de nos existences successives, les forces proportionnelles aux exigences de la nouvelle phase que nous-mêmes avons choisie, car l'âme, nous ne saurions trop le répéter, est l'arbitre de sa destinée. « L'homme est la création de sa pensée, disent les Ecritures indoues; ce à quoi il pense en cette vie, plus tard, il le deviendra. »

Et c'est parce qu'il en est ainsi, que nous voulons vivre et revivre, pour jouir de la prérogative de l'être qui disposant de toutes ses facultés, prétend avoir le droit de toucher aux fruits de cet arbre de la Science que l'humanité, suivant la vieille légende, trouva dès ses premiers pas sur la route où elle allait s'engager.

Or, se rassasier de ces fruits divins, boire à la source d'éternelle jeunesse, voir notre connaissance s'étendre et notre activité s'amplifier, sentir les vibrations magnétiques de la nature correspondre et s'harmoniser avec les nôtres, pénétrer le mystère de nos existences antérieures, tout le long desquelles nous pourrons suivre du regard l'évolution de Karma, loi d'immanente justice..., en un mot, croître, savoir, comprendre, aimer surtout, et dès lors concourir à l'épanouissement de la fraternité universelle, sous la direction des précurseurs qui nous attirent à eux dans les cercles supérieurs de la spirale ascensionnelle, n'est-ce pas là la joie par excellence et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l' « ivresse suprême et glorieuse de la vie »?

Dès ici-bas, l'existence terrestre, évoluant au milieu de ses multiples péripéties, est l'école virile où les caractères se trempent et où se révèlent

les énergies, si bien que viendra le jour où, d'un geste souverain, nous briserons et jetterons, anneau par anneau, les chaînes dont nous avait enlacés la matière.

C'est alors que sonne l'heure de la libération de l'âme qui, après avoir si souvent fait le mal par ignorance ou par faiblesse, le rejette définitivement, ayant pour jamais épuisé la série de ses douloureuses expériences.

Ce n'est plus par une soumission forcée, mais par un choix intelligent et raisonné que l'homme, désormais émancipé, se met en harmonie avec la Loi de justice, dont il devient par ce fait l'un des agents attitrés.

Plus n'est besoin pour lui de réincarnations devenues inutiles. Le pèlerin des vieux âges a terminé sa course, franchi les derniers obstacles, atteint les plus hautes sommités, au faîte desquelles il se dresse, la tête nimbée de l'auréole divine.

Ainsi s'accomplit, avec une majestueuse lenteur, la succession des cycles d'évolution. Par milliers et par millions de siècles se déroule la chaîne qui les rattache les uns aux autres, et nous ne pouvons pas plus en apprécier la durée, dans l'océan du temps, que nous ne pouvons en apprécier l'étendue dans les abîmes de l'espace. Mais pour aussi incommensurable que soit la longévité de ces tourbillons de vie, il arrive périodiquement une heure, où s'approche la fin de l'un d'eux...

Et c'est alors, nous disent les voix des sanctuaires, que dans le frémissement universel, se parachève l'âge d'une évolution parvenue au terme qui lui avait été fixé. Lorsque l'Ame de l'univers, lorsque Brahmâ, Père des humanités divinisées, absorbe en lui-même toutes les manifestations de la vie, « Dieu est tout en tous ». C'est l'Unité reconstituée, c'est le règne éternel de la paix, de l'harmonie, de l'amour, au sein de la Conscience universelle, dont nulle langue humaine ne saurait exprimer les intenses, profondes et rayonnantes virtualités.

De ces cîmes éblouissantes, l'on entrevoit... quoi donc?... la prochaine apparition d'autres univers, où les Etres évolués dans les âges précédents deviendront les intelligences dirigeantes qui, au milieu de myriades d'âmes jaillies du Foyer générateur, au sein d'un nouvel océan de vies en expectative, feront pour elles ce qui a été fait pour nous, au cours du cycle de l'actuelle évolution.

Glorieux avenir, ineffables perspectives du plan de la création!

Et c'est pourquoi nous avançons résolument dans la voie qui nous a été tracée.

C'est avec un noble et légitime orgueil que nous sentons nos ailes se raffermir, et nos forces s'accroître, à mesure que nous nous élevons dans l'azur et montons vers l'Esprit.

Qu'il est petit notre monde, avec ses apparences mensongères, ses pro-

messes illusoires et ses misères renaissantes, vues de ces hauteurs, où nul vertige ne nous saisit, parce que nous nous sentons maîtres de l'espace qu'illumine la lumière éternelle, maîtres de notre immortalité dont nous avons reçu, dès longtemps, la glorieuse investiture, et dont la conquête résume et couronne l'œuvre de vie collective dont nous sommes les collaborateurs, par la raison catégorique — terminons par le début de ce *Credo* — par la raison que nous sommes de race divine.

En face des problèmes troublants et insolubles qu'avaient accumulés devant lui les paradoxales conceptions d'une dogmatique blasphématoire, devant l'enfer éternel, devant la prédestination, devant la doctrine de l'expiation par le sang du Juste — rêves de consciences dévoyées — Saint Augustin, dans l'angoisse de son âme dévote, mais obscure, s'écriait : *Credo quia absurdum* »...

Et nous, dans l'inébranlable certitude de convictions tout autres que justifient les révélations de ceux qui savent, nous lui répondons : « *Credo quia veritas!* »

Ed. Grimard.

VIEILLES NOTES

(*Suite.*)

VII

Parmi les derniers feuillets écrits par le magnétisateur, je trouve encore à glaner quelques miettes que je réunis et que je vous adresse. Du cahier plus récent qui contient les notes du spirite, je tirerai les plus intéressantes qui formeront deux ou trois articles acceptables ; plus serait abuser certainement de la patience de vos lecteurs.

En 1884, je l'ai dit déjà, j'étais au service à l'île de la Réunion et, à cette époque, ma puissance magnétique était dans toute sa force... question d'âge, évidemment. Plusieurs médecins de la marine, que je rencontrais chaque jour à l'hôtel, voulaient bien s'intéresser aux curieux faits qu'ils constataient, au lieu de les dédaigner ou de s'en moquer comme tant de leurs confrères plus entêtés qu'ignorants. Le Dr Ségard, dont les poésies charmantes ont appris le nom à bien des jeunes mères, était de ceux-là ; avec Legoller, notre médecin du bataillon des volontaires créoles, il suivait avec plaisir mes expériences, auxquelles tous les deux prêtaient quelque valeur par leur présence toute sympathique et désintéressée.

Ségard devint un fervent adepte du magnétisme, et, depuis, un partisan du spiritisme, si j'en crois le colonel de Rochas qui, dans son bel ouvrage

« L'extériorisation de la motricité » cite le nom du Dr Ségard, médecin principal de la marine, comme ayant assisté aux intéressantes expériences faites par l'éminent professeur Charles Richet à Carqueirane et à l'île Roubaud, (Var) avec le médium italien Eusapia Paladino.

C'est là que Ségard affirma, par une lettre adressée au comte de Rochas, avoir vu de l'écriture directe en traits bleus s'effectuer sans plume ni crayon au gré du geste d'Eusapia, directement, sur une feuille de papier ou à travers plusieurs feuilles superposées.

Le Dr Legoller, à qui ses loisirs permettaient de donner bien des soins à de nombreux malades de Saint-Denis, surtout aux pauvres, me signalait souvent des sujets aptes à se prêter au magnétisme. Un matin, il vint me prendre pour aller voir une jeune fille de 22 ans qui se plaignait de fréquents étouffements causés, disait-elle, par la présence d'une boule qui lui semblait monter de la poitrine à la gorge, et suspendait sa respiration au point de causer chez elle des évanouissements fréquents. Ce phénomène, tout nerveux et probablement imaginaire, désignait un tempérament hystérique sur lequel la suggestion devait avoir des résultats bienfaisants.

Dès que je vis la malade et que, sur le conseil amical du docteur, elle eut consenti à se prêter au magnétisme, l'effet fut instantané. Mlle C..., s'endormit presque sur l'ordre que je lui en donnai en mettant ma main sur son front, et elle accepta avec une conviction sincère l'assurance que la boule qui l'empêchait de respirer diminuait sous mes doigts et serait fondue avant quelques jours.

Legoller l'ayant revue la semaine suivante me la signala comme somnambule et je retournai chez elle avec le docteur. C'est ici que se place un fait curieux, et simplement vrai, sur lequel j'appelle l'attention du lecteur, alors qu'on nie l'existence des liseurs et liseuses de pensées, ceci dit à l'adresse de M. Gaston Méry qui, dans l'un des derniers numéros de l'*Echo du merveilleux* exprimait ses doutes à ce sujet.

Comme nous allions pénétrer dans la demeure de la malade, un soldat-planton courant après moi me remit sans rien dire un pli de service, fit demi-tour et s'éloigna. Plus intéressé par notre malade que par l'avis quelconque reçu, je glissai le pli dans la poche de mon dolman sans en prendre connaissance tout de suite.

Après avoir serré la main de Mlle C..., et causé de ses sensations déjà moins pénibles, l'idée me passa par l'esprit de voir si, chez elle, la somnambule était lucide et pourrait traduire une pensée non exprimée par la parole. Je m'apprêtais donc à rompre l'enveloppe du pli qui venait de m'être remis et à demander à Mlle C....une fois endormie, s'il lui était possible de traduire ce que j'allais lire mentalement. — « Faites-mieux, mon cher capitaine, me dit le docteur, n'ouvrez pas cette lettre et remettez-la à Mademoiselle » ; puis

il me fit signe de l'hypnotiser. Ce qui fut dit fut aussitôt fait ; j'endormis le sujet et lui remis le papier, enfermé dans une grande enveloppe carrée jaune, qui indiquait un pli de service dont je n'aurais pu dire la provenance. Aussitôt Mlle C..., tourna et retourna la lettre, puis l'appuya sur son front comme pour en deviner le contenu. « Je vois, dit-elle, une écriture longue, fine, mais, pliées en quatre les lignes se croisent et je ne puis distinguer ; dépliez la lettre et je lirai bien. — Faites, dis-je au docteur, mais sans la lire veuillez l'appliquer sur le front et les yeux de Mademoiselle, l'écriture en dessous bien entendu.

La chose faite Mlle C..., lut couramment ce qui suit :

Saint-Denis, le 27 décembre 1884.

Mon cher capitaine.

En l'absence du commandant H..., en tournée, veuillez passer à mon bureau ce soir de 4 à 5 heures, pour régler la question du détachement à expédier à Madagascar par la « Romanche », attendue ces jours-ci de Tamatave.

Sentiments distingués,

Le gouverneur, CUINIER.

J'enlevai le pli des mains de la jeune fille, la lecture en avait été textuelle. J'ajouterai que le pauvre docteur Legoller est mort des fièvres au retour de Madagascar, que la jeune fille, mariée et mère de famille en Cochinchine, ne tient sans doute pas à voir publier son nom et que je reste donc le seul témoin de ce fait, que vous trouverez étrange, et qui ne l'est peut-être point... Mais je vous prie de le croire exact.

En 1896, à Pau, où je donnais mon temps à la propagation si intéressante des « OEuvres de mer » pour venir en aide à nos pauvres pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande, le prestidigitateur, magnétiseur et liseur de pensées Pickman vint donner quelques séances dans la ville pyrénéenne.

Je l'avais déjà vu à Cherbourg, et mes relations avec le pauvre Donato m'avaient poussé à faire sa connaissance, et comme cet autre Belge est, comme feu son compatriote, un homme fort aimable, nous eûmes ensemble d'intéressants entretiens.

Le soir de sa première représentation, je me rendis au Théâtre du Cirque et, m'étant placé avec ma femme assez près de la scène, Pickman me reconnut et nous salua.

Vers le milieu de la soirée, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre mon Pickman dire à l'assemblée très nombreuse : « Messieurs, mesdames, nous avons l'honneur de posséder parmi nous un praticien de valeur, M. le commandant D..., à qui je serai heureux de livrer les sujets ici présents, s'ils y consentent, afin qu'il veuille bien nous montrer quelques-unes

des expériences dont il m'a entretenu, et qui seront d'un intérêt réel et nouveau pour l'aimable société et pour moi-même, je l'avoue ».

Le boniment du prestidigateur était-il ironique ou sincère ? était-ce un défi ou un piège ? Je me demandai tout cela en une seconde de surprise, tant j'étais loin de m'attendre à être invité *ex abrupto* à paraître sur une scène pour m'y donner en spectacle !

Refuser de souscrire à la demande de Pickman c'était l'autoriser à douter de ce que je lui avais raconté ; accepter, c'était peut-être, en me plaçant volontairement au pied du mur, courir au-devant d'un échec ridicule. Retenu par ma femme qui redoutait cette solution, sollicité par quelques amis, je cédai, je l'avoue, à un sentiment d'orgueil et je montai sur le théâtre, où je pris la parole pour affirmer à l'assistance que je n'avais pas prévu l'honneur que voulait bien me faire M. Pickman en me prêtant ses sujets, et j'ajoutai que les expériences que j'allais avec plaisir tenter sur eux étaient d'un tout autre ordre que celles que venait de nous montrer le célèbre magnétiseur. Il avait pris le corps de tous ces sujets et nous avions vu des choses étonnantes : perversion de tous les sens, ordres exécutés sans réflexion, illusions imposées, forces détruites ou augmentées, etc. Je voulais m'adresser à leur cerveau et non plus à leur corps, et obtenir des effets moins brillants peut-être, mais aussi curieux. Mes paroles couvertes d'applaudissements de politesse je commençai :

1re *expérience.* — Au lieu d'hypnotiser les 6 sujets qui s'étaient mis volontairement à ma disposition, par le regard ou des passes magnétiques, je pratiquai par suggestion en annonçant que j'allais les endormir tous en leur présentant de l'eau magnétisée. Je fis demander au café du théâtre une carafe d'eau, un verre et un morceau de blanc de billard. Tenant la coupe dans la main gauche j'y versai le quart d'eau et fis des passes au-dessus a la façon de Mesmer. « A tout seigneur tout honneur », dis-je à Pickman en lui offrant le verre, sachant qu'il était lui-même un excellent sujet et qu'il aurait donné certainement l'exemple aux autres, mais il déclina l'honneur en souriant et n'osant insister, je passai rapidement le verre devant les lèvres des 6 sujets qui tombèrent immédiatement tous en état d'hypnose. Je dois avouer que la prédisposition dans laquelle les avait placés Pickman, depuis une heure qu'il les pratiquait, assurait la réussite d'une expérience de pure suggestion que je n'aurais peut-être pas tentée sans cela.

2e *expérience.*— Ayant réveillé les sujets par un souffle léger sur leurs fronts j'en pris un au hasard, le plus jeune, et le plaçant sur sa chaise face aux spectateurs, je lui dis : Mon ami, je vais avec le morceau de blanc écrire quelques mots sur le mur derrière vous ; sans tourner la tête vous allez les lire, si vous appliquez fortement votre volonté à voir dans mon cerveau ce

que je vais penser, puis ce que j'écrirai — et, derrière lui, je traçai en gros caractère, sur le fond du théâtre :

Vive la France, vive la Ru.....

Je n'eus pas besoin de terminer le mot que mon sujet criait : Vive la France, vive la Russie ! Je pourrais laisser croire au lecteur que c'est dans mon cerveau qu'il avait lu ce que j'écrivais derrière lui. Non, c'est dans celui des spectateurs dont il voyait les yeux et dont il lut les pensées.

3e *expérience.* — Je priai un des assistants du parterre de vouloir bien écrire une ligne sur sa carte et de me la passer, après l'avoir communiquée à ses deux voisins dont le témoignage pourrait avoir de la valeur...bien que je ne fisse point à l'assemblée l'injure de la croire capable de suspecter la bonne foi d'un officier. J'appliquai cette carte sur le front d'un second sujet et, au simple contact du velin, il cria : « Je dois mourir pour ma patrie. » Or, c'était plus qu'exact, c'était merveilleux, car le monsieur du parterre avait écrit : Tu dois mourir pour ta patrie, et le sujet s'appropriant cette patriotique pensée, l'avait traduite à la première personne.

4e *expérience.* — Parmi les sujets montés sur la scène se trouvait le fils du comte de M..., parent d'un ambassadeur ; je fis sur lui des expériences de simple suggestion, mais sans sommeil. Je lui mis l'une des mains contre le mur et lui assurai qu'elle y adhérait si solidement qu'il ne pouvait l'en séparer, ce qui eut lieu malgré les efforts violents qu'il paraissait faire pour se détacher. Un seul geste de ma main sur la sienne et elle quitta la cloison.

5e *expérience.* — Au même sujet, toujours à l'état de veille, je fis prendre une chaise et la lui faisant tenir des deux mains le corps courbé, je lui dis qu'elle avait acquis par ma volonté un poids tel qu'il lui serait impossible de la déplacer et les plus grands efforts que fit ce jeune homme pour la soulever ou la pencher furent vains ; il serait mort à la peine avant que la chaise n'eut bougé.

6e *expérience.* — A ce moment j'entendis murmurer au parterre, non loin de moi : Quelle plaisanterie ! Jetant les yeux assez froidement vers le point d'où était partie cette réflexion, je dis que, loin d'en être blessé, je l'acceptais comme devait le faire un homme qui se présente en public, et je priai M. de M... le père du jeune sujet que j'en croyais l'auteur, de vouloir bien oser venir près de moi sur la scène où j'étais bien monté moi-même, afin qu'il me permit une expérience dont il pourrait confirmer ou infirmer la véracité.

Ce gentilhomme se prêta de bonne grâce à mon désir et, changeant de sujet, je dis tout haut ! « Si Mme de M... veut bien me permettre de pénétrer « chez elle à l'aide d'une effraction qui ne laissera pas de traces, je vais « ordonner à ce garçon ici endormi d'aller en esprit dans la chambre où elle « voudra bien l'autoriser à entrer, et il nous donnera tout haut la description « des lieux où ni lui ni moi ne sommes allés. — Certainement, me répondit

« Mme de M...Dites-lui d'entrer dans ma chambre à coucher et de faire savoir « ce qu'il y verra ». Le sujet hypnotisé se leva, tourna la tête à droite et à gauche, fit le simulacre de saisir une rampe d'escalier et de gravir des marches,s'arrêta,puis sembla pousser une porte. « Pas de lumière,dit-il,je ne vois rien. Mais à côté est une chambre éclairée par l'entrebâillement de la porte. — Eh bien ! entrez-y, dit Mme de M... se ravisant. — Ah ! dit en riant le sujet, c'est un grand cabinet de toilette,quelle belle glace ! 2 candélabres à droite et à gauche, beaucoup de flacons à odeurs... il y a un « larbin » qui dort les coudes sur la table de toilette, le nez dans la cuvette, la bougie va lui roussir ses cheveux jaunes — Assez! dit le comte de M..., tout cela est fort exact, c'est mon valet de chambre qui attend là notre retour ; je n'en demande pas davantage et je suis convaincu, Monsieur le Commandant,de l'exactitude du fait que je n'hésite point à qualifier de merveilleux. »

Il était temps de rendre Pickman à son public, et le public à Pickman, et je quittai la scène au milieu d'applaudissements que je n'avais point songé à récolter ce soir-là.

Mais ces expériences faites sans les avoir préparées, sur la prière de Pickman, me condamnèrent à les renouveler quelques jours plus tard à l'occasion d'une fête de charité, et ce ne fut pas sans un certain effroi que la veille je pus lire sur une grande affiche de couleur jaune,collée aux quatre coins de la belle cité paloise qui s'honore d'avoir donné le jour au bon roi Henri :

Fête de charité

Avec le concours gracieux d'un amateur de
la ville en ses expériences
d'hypnotisme.

Au lendemain de cette soirée, il ne tenait qu'à moi de parcourir notre beau pays de France pour y donner des représentations aussi attrayantes,en me proclamant sur de belles affiches, ainsi que le publiait dernièrement un bien modeste prestidigitateur... si toutefois modeste il était :

Élève incontesté du célèbre Donato.

LÉOPOLD DAUVIL.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

HUITIÈME SÉANCE

Le soir du 8 novembre, l'auteur se rendit seul chez les Taverna, et les trouva avec leur nièce dans la salle à manger. M. Baudolino tenait à la main un télégramme qui lui donnait des nouvelles d'un parent malade ; mais, désireux de consulter un médecin à ce sujet avant son départ, il quitta

la maison au bout de quelques minutes. Mme Marie continua alors à parler du malade; puis elle détourna la conversation sur la fête commémorative du roi Humbert Ier, qu'elle devait préparer, rappelant les occasions où son mari avait été complimenté par le souverain; enfin elle en vint à parler de la séance.

Alors les trois personnes susdites passèrent dans le salon. Presque tous les faits se produisirent spontanément et dans l'espace de deux heures, en pleine lumière et dans un calme parfait. S'ils furent peu variés, en revanche ils se répétèrent de façon à ne laisser aucun doute dans l'esprit de l'observateur.

Typtologie, transports d'objets, apports et sons.

Les dames (la tante et la nièce), se placèrent en face du guéridon, sur lequel elles posèrent les mains; l'auteur resta debout, surveillant tous leurs mouvements, et scrutant tout avec une rigueur inspirée par l'amour de la vérité.

Il y eut d'abord un peu de typtologie; il semblait qu'une intelligence étrangère dît quelque chose sur l'état du malade. Les trois assistants furent ensuite invités à sortir et à passer dans le petit salon.

Cette invitation spontanée et laconique fut renouvelée cinq ou six fois; les personnes présentes la considérèrent chaque fois comme une condition nécessaire des phénomènes.

De retour dans le salon après la première invitation, et alors que nous sommes tous debout et silencieux, nous entendons le coup sonore d'une faïence suspendue à l'un des murs de la salle et éloignée de nous de 2 m. 50 environ; le coup ne fut produit ni par un ébranlement de la muraille, ni par un courant d'air, ni par rien de semblable. Notre attention redoubla naturellement dès que nous entendîmes le coup.

Un objet est jeté ensuite du mur opposé à la faïence, mur où il n'y a aucune ouverture; l'objet me passe sous les yeux; il brille et rebondit. Je le ramasse : c'est une cruche de fer.

Rentrés dans le salon après la seconde invitation typtologique, nous entendons un autre petit coup; mais nous ne pouvons découvrir d'où il provient.

A la suite de la troisième et de la quatrième invitation, et alors que notre faculté d'observation est devenue plus prompte, nous entendons à des moments divers d'autres coups d'objets qui tombent; nous trouvons ces objets et les conservons.

Ce sont trois ou quatre petits vases de laiton, que la force intelligente mystérieuse a pris peut-être sur les murs de la salle ou ailleurs dans l'appartement; ce sont cinq ou six petites baies qu'elle a arrachées de la terrasse voisine; des fruits rouges, luisants, frais comme l'air humide extérieur, et

qui me rappellent l'apport d'un lis tout emperlé de rosée à Aksakow et à Boutlerow avec Mme d'Espérance comme médium.

Et s'il arrive qu'après quelque faible coup nous ne puissions rien découvrir, l'agent énigmatique répond : « Cherchez! » On cherche à droite et à gauche, et on finit par trouver.

Revenus dans la salle et nous tenant debout, nous entendons de nouveau de petits coups. Nous mettant à fureter nos places respectives, nous voyons d'autres menus objets : un bouchon de liège; une petite boîte avec une épingle que j'avais laissée dans le petit salon le soir précédent; deux petits boutons, un en nacre, et l'autre en os avec un fil pour l'attacher.

Tous ces petits objets, apportés ou transportés, pesaient de 1 à 5 grammes. Grâce à leur petitesse et à la rapidité inattendue avec laquelle ils étaient projetés, je les voyais rarement dans l'air.

Ce que je vis fort bien, en pleine lumière, et pendant un temps suffisant, ce fut un mouchoir blanc. A la distance d'environ 3 mètres de nous, à peu près à 2 mètres et demi du parquet et presque au milieu du salon, une masse blanche apparut. Si la mémoire ne me trompe, je remarquai que cette masse resta un instant immobile au point de son apparition, d'où elle tomba en suivant une ligne oblique au plan du parquet. Je le ramassai immédiatement; c'était un mouchoir en boule qui avait un B à l'un de ses angles.

Plus tard, quand M. Baudolino fut de retour, il nous garantit que le mouchoir lui appartenait; il l'avait jeté dans une caisse de noyer, parmi le linge sale, dans une chambre non contiguë à la salle.

Autres faits.

Je demandai à la force occulte d'agiter une clochette que je suspendis à un clou près de Mlle Nilda. Aucun résultat.

Je plaçai sur le guéridon, en présence de ces dames, un groupe de six figurines de carton, invitant la force occulte à les faire disparaître, et nous sortîmes vivement du salon, en fermant la porte derrière nous.

Rentrés dans la salle tous les trois ensemble, nous ne voyons plus les figurines nulle part.

Nous demandons que les figurines reparaissent sur le guéridon; elles s'y trouvent après un moment d'absence de notre part.

Conclusion.

Des notes que j'ai prises sur la séance, il résulte que je suis resté satisfait de la conduite parfaitement sincère des dames et des phénomènes qui se produisirent; en aucune circonstance je n'ai découvert une supercherie des premières et, dans tous les cas, j'ai observé la répétition de la plus grande partie des seconds. En me montrant d'une sévérité excessive et en ne concédant que le moins possible au témoignage de mes sens, je trouve qu'il

y a certains faits qui doivent subsister : le son émis par la faïence suspendue au mur, l'apparition du mouchoir et le jet de tomates fraîches et intactes. Quelque objection que je me fasse à moi-même pour annihiler l'un ou l'autre de ces faits, le phénomène n'en brille pas moins dans sa réalité ou dans notre mémoire à tous, et s'appuie obstinément sur la raison.

NEUVIÈME SÉANCE

L'auteur aurait pu assister à la séance du 10 novembre, car il y avait été invité fort gracieusement par Mme Marie elle-même, qui devenait peu à peu enthousiaste des faits extraordinaires vus, entendus et touchés depuis qu'elle avait sa nièce chez elle; mais il s'en abstint. En revanche, sa propre mère accepta l'invitation, et l'auteur croit utile de résumer le récit qu'elle lui en fit immédiatement.

La séance eut lieu le jour dit, de 5 h. 30 à 6 h. 30 du soir, dans le salon, en présence de quatre personnes : les trois dames susdites et Mme Madeleine, veuve Bonardi, d'Alexandrie, cousine de la maîtresse de la maison et tante de Mlle Nilda. Celle-ci était assise près du guéridon en face de Mme Barbara Falcomer, qui avait le dos appuyé contre un canapé placé près de l'un des murs du salon, et les deux cousines étaient vis-à-vis l'une de l'autre. Les manifestations psycho-physiques se passèrent dans l'obscurité; elles consistèrent dans des matérialisations partielles plus ou moins tangibles, en typtologie, etc.

Les mouvements du guéridon indiquèrent bientôt la présence d'un certain « Eugène », docteur en chimie, professeur suppléant à l'Institut royal technique de l'endroit, mort dans l'année même, et fils de Mme Madeleine Bonardi; et d'une « Anita », âgée de 13 ans, morte en 1875, fille de Mme Barbara.

A la demande de cette dernière, « Anita » lui dit des choses inconnues de tout le monde, sauf d'elle-même; et des bras maigres, des lèvres froides et des doigts devinrent tangibles. Soudain, et avec une légèreté incroyable, « Anita » se mit à caresser le visage de sa mère, à la baiser sur le front, à l'entourer de ses bras par derrière, comme elle avait coutume de le faire pendant sa vie terrestre. Ces preuves furent tellement caractéristiques aux yeux de l'évocatrice, qu'elle ne put douter de la présence de la personne évoquée. En outre « Anita » lui secoua fortement son chapeau; enfin, elle lui apporta une fleur naturelle, toute fraîche, qu'elle fit tomber d'en haut et qui lui effleura le visage, ne pouvant apporter la fleur artificielle demandée, qui se trouvait dans le cercueil de la défunte.

L'autre mère obtint quelque chose d'analogue lorsqu'elle évoqua son fils, et de même Mme Maria, qui évoqua sa propre mère. Les deux mères spécialement étaient émues jusqu'aux larmes.

A ces pieuses manifestations, après un court intervalle, succéda un langage impie, en italien et en piémontais, dicté par les coups du guéridon, et adressé aux trois dames et à la jeune fille. Ce langage était celui d'un être impudent et laid, et je ne puis le transcrire ici. Singulier contraste avec la phénoménologie magique, et preuve puissante de l'action d'un esprit différent de celui des dames, et des âmes qu'elles évoquèrent avec pureté et sincérité. Inutile d'ajouter que la séance fut arrêtée, afin de ne pas permettre à l'être en question de troubler le milieu, non seulement par son langage obscène, mais même par sa seule présence. La mère de l'auteur, comme tous les autres assistants, éprouva un profond dégoût.

Voilà un cas de manifestation spontanée que la morale spirite répudie et qui néanmoins appuie l'hypothèse de l'action spiritique entre mortels.

(*à suivre*). Professeur FALCOMER.

LA PREUVE DECISIVE

Lorsque les Spirites affirment devant des profanes — sceptiques ou savants, mais esprits réfléchis et habitués à la recherche des preuves — que leurs observations ou leurs expériences établissent d'une façon certaine la démonstration de la survie, ils se heurtent presque toujours à cette réponse :

« Oui, nous savons que vous avez entassé dans ce but une foule de récits plus merveilleux les uns que les autres. Mais, bien que la quantité ne nuise pas quand il s'agit d'une chose aussi contraire aux idées reçues, la qualité est encore préférable. Avez-vous un seul fait bien démontré à l'appui de votre thèse ? On dit que cette preuve irréfutable, décisive, le monde l'attend encore. »

Cet article a pour but de dissiper, s'il est possible, le malentendu qui existe entre le monde et les spirites à cet égard ; de montrer à ces derniers ce que l'on entend par une preuve décisive ; d'indiquer les conditions qu'elle doit remplir et de provoquer, peut-être, la mise en lumière de cette preuve, qui resterait alors la preuve classique, et servirait à fermer définitivement la bouche à tous les contradicteurs.

Qu'on ne se hâte pas trop de déclarer qu'elle existe, que l'ignorer prouve seulement l'ignorance du sujet, et de me renvoyer aux ouvrages fameux de Crookes, Wallace, Gibier, sans parler de ceux d'Allan Kardec, de Léon Denis et de G. Delanne. La plupart des preuves données sont défectueuses et discutables sous un certain rapport ; non pas que je veuille dire qu'elles sont fausses et que le fait auquel elles se rapportent soit mal interprété,

mais parce que les unes sont antérieures à des travaux opposés qu'elles ne pouvaient prévoir et n'y répondent pas, et que les autres sont rapportées d'une façon qui laisse toujours quelque prise à la critique, et ne remplissent pas, en général, cette condition d'une preuve scientifique, d'être *complète*, c'est-à-dire d'embrasser toutes les objections contraires et de n'en laisser aucune dans l'ombre ou dans l'incertitude (1).

Je n'ai pas la prétention d'avoir présentes à l'esprit toutes les observations et toutes les expériences démonstratives faites par les spirites depuis 1848. Je suis certain que, parmi ces expériences, plusieurs sont tout à fait concluantes, et mon but est précisément d'attirer l'attention de mes lecteurs sur les meilleures preuves dont ils ont pu garder le souvenir, dans la pensée qu'en les examinant, au jour des exigences actuelles, ils pourront peut-être signaler et mettre en évidence la fameuse preuve répondant à tous les désidérata des savants et des incrédules.

Voyons donc d'abord quelles conditions doit remplir une preuve pour être *décisive*, c'est-à-dire pour démontrer, d'une façon irréfutable, la persistance du Moi après la mort.

Distinguons d'abord (A) le fait ; et ensuite (B), celui qui le rapporte.

A.— 1° *Le fait doit être d'ordre intellectuel*, car il s'agit de prouver l'existence d'une intelligence. Les phénomènes physiques, j'entends par là les coups, mouvements, déplacement d'objets sans contact, lumières, apports, voix, matérialisations, moulages, photographies, etc., ne prouvent que l'existence d'une *force*, qui peut être, soit encore inconnue, quoique d'ordre physique, soit émanée du médium ou des assistants (2). La partie intelligente, jointe à ces phénomènes, a seule de la valeur au point de vue de la démonstration de l'existence d'êtres indépendants, et c'est sur elle seule que la discussion doit porter. On peut donc ramener tous les phénomènes, quelque variés qu'ils soient, à la discussion d'une « communication ».

2° *Le contenu de cette communication ne doit être connu ni du médium, ni des assistants.* Il faut examiner très sévèrement toutes les sources possibles par lesquelles la connaissance aurait pu en arriver, consciemment ou subconsciemment, aux uns ou aux autres. C'est de la sagacité avec laquelle cette enquête difficile aura été menée que dépendra l'autorité du témoignage. Il ne faut pas perdre de vue que l'oubli d'un fait n'équivaut pas le moins du monde à son annihilation, et que les travaux récents des psychologues prouvent absolument que nous emmagasinons constamment dans les profondeurs de notre sous-conscience une quantité considérable de faits,

(1) En confirmation, lire « Modern Spiritualism », énorme travail nouveau très documenté, par F. Podmore, de la S. P. R.

(2) De plus, il est souvent difficile de décider s'ils ne sont pas le simple résultat de la supercherie du médium.

sans le savoir (1). Sous l'influence d'une émotion, d'une condition somnambulique ou hystérique, de l'hypnose ou de la suggestion, ces faits surgissent et se groupent en une personnalité fictive, plus ou moins temporaire. Nous possédons tous ce réservoir de souvenirs inconnus de notre conscience actuelle. En outre, les médiums sont particulièrement accessibles aux vibrations émanées de la sous-conscience des assistants. Ce fait donne lieu aux phénomènes connus sous le nom de lecture ou transmission de pensées, suggestion orale ou mentale, clairvoyance et télépathie. Il faut donc analyser rigoureusement tout ce qui aurait pu donner lieu à une personnalité seconde, soit chez le médium, soit chez le consultant, qui la transmet inconsciemment au médium. Cet examen étant scrupuleusement fait, la communication sera décisive et probante, s'il est démontré que tout ou partie des faits qui y sont énoncés n'était connu que du mort, auteur supposé de la communication. Encore faut-il que les faits révélés puissent être vérifiés d'après des indications fournies par le décédé. Ce sera, par exemple, un testament, déposé par lui dans un endroit secret, inaccessible, et dont la place et le contenu inattendu seront révélés par lui. Des circonstances spéciales démontreront que nul vivant n'a pu en prendre connaissance, par ruse ou par hasard. Il sera nécessaire également de se rendre compte si la clairvoyance seule ne suffit pas à expliquer cette découverte. Pour que cette preuve ne laisse rien à désirer, il importe que le communicateur soit décédé depuis assez longtemps, pour qu'on ne puisse attribuer sa communication à l'action, plus ou moins retardée, de sa pensée avant la mort. C'est ainsi, par exemple, que nous pouvons voir des astres éteints dans le ciel. Ils n'existent plus, mais le rayon émané d'eux existe encore et nous donne l'illusion de leur existence.

3° Enfin, on pourrait souhaiter, mais ce n'est pas indispensable, que l'objet de la communication porte sur un fait appris par le communicateur *après son décès*. On aurait ainsi la preuve que la conscience du mort continue à faire des acquisitions, à s'intéresser à ses anciens amis et n'est pas devenue une entité plus ou moins mystérieuse et incompréhensible en voie de désagrégation.

B. — Passons maintenant aux conditions que doit remplir le narrateur d'un fait décisif :

1° Il doit exister actuellement, être facile à trouver, et disposé à confirmer les faits qu'il a rapportés ;

(1) Il ne faut pas perdre de vue, surtout, la possibilité de fraude de la part des médiums. L'appât d'un gain immédiat est loin d'être le seul motif déterminant. On ne peut imaginer toutes les ruses auxquelles certains ont recours, même au sein des familles, pour se donner du crédit.

2° Il doit avoir été personnellement le témoin des faits qu'il rapporte, et ne pas les tenir de seconde main ;

3° Il doit surtout posséder les qualités morales qui font le témoin sincère, véridique, digne de foi. Il doit être doué de sang-froid, sans parti pris, bon observateur, et plutôt porté au doute qu'à la crédulité ;

4° Il doit n'être pas seul témoin, et les autres témoins doivent remplir les mêmes conditions de garantie morale ;

5° Enfin, il doit avoir rédigé, au moment de l'événement, ou peu après, un récit circonstancié des faits et l'avoir fait contresigner, *ne varietur* (1).

Afin d'appuyer toutes ces considérations, je vais citer un exemple qui me permettra de parler moins dans le vague. J'ai cru un moment, d'ailleurs, que cet exemple pourrait être la preuve décisive cherchée. Il s'en faut de peu, bien que le fait lui-même soit fort simple, mais j'imagine que, comme démonstration, les faits les plus simples sont les meilleurs, parce que l'enquête sur l'origine de l'information est plus facile. N'oublions pas que se convaincre soi-même et convaincre autrui sont deux choses bien différentes, et qu'on n'y arrive pas par les mêmes moyens.

J'emprunte mon exemple au compte-rendu du Congrès Spirite de 1900, qui vient de paraître. Je le trouve page 542 et suivantes, sous la signature : « Claire Galichon », et sous le titre : « Sur l'identité des Esprits. »

Je suis sûr de l'existence de Mme Claire Galichon, et les renseignements que j'ai eus sur son compte me permettent d'affirmer qu'elle est bon observateur, témoin compétent et digne de foi, remplissant en un mot les conditions énumérées au paragraphe B ci-dessus, § 1, 2 et 3.

Voyons maintenant si le fait en lui-même répond aux autres conditions exigées. Je laisse la parole à Mme Galichon :

... « Mes premiers essais furent faits avec une femme du monde *qui ne connaissait pas elle-même son pouvoir médianimique*. Nous réussîmes au moyen de la planchette ; plus tard celle-ci ne fut plus nécessaire, mon médium écrivait directement au crayon, d'une façon automatique.

« Un jour, j'évoquai l'esprit de ma mère. La planchette me signala sa présence, mais je restai incrédule, car rien ne m'autorisait à croire que ce fût vraiment cet esprit plutôt qu'un autre. L'agent mystérieux, comme pour tuer mon scepticisme, me répondit tout à coup en une langue étrangère dont nous avions coutume de nous servir souvent, ma mère et moi, *fait que le médium ignorait complètement*. Ce jour-là, mon émotion ne me permit pas de continuer l'expérience. »

(1) Ce récit, positif et sans verbiage, doit démontrer que toutes les précautions ont été prises contre la fraude. Il ne doit laisser rien dans le doute ou le vague. En général ces compte-rendus témoignent d'une absence de sens critique déplorable.

— Jusqu'ici rien d'extraordinaire ni d'inexplicable. Le médium agit sous l'influence physiologique connue sous le nom « d'automatisme psychologique » fréquemment observée par P. Janet. L'évocation de Mme Cl. Galichon a réveillé en elle la personnalité de sa mère et l'action télépathique l'a transmise au médium, avec les accessoires habituels entre la mère et la fille. Mme Galichon nous fait ensuite le récit d'un rêve, que je passe comme peu utile à mon exemple, puis elle arrive à la conversation suivante, obtenue avec le même médium par l'écriture automatique et qui aurait pu être très probante. C'est encore l'esprit de sa mère qui est l'interlocuteur :

« Moi. — As-tu vu mon père ?

Elle. — Non.

Moi. — Peux-tu me dire où il est ?

Elle. — Ne me parle jamais de ton père.

Moi. — Pourquoi ? Cependant tu l'aimais bien.

Elle. — Je ne sais pas où il est et je ne veux pas le savoir. Depuis que j'ai quitté la terre, j'ai appris des choses, des choses... n'insiste pas.

Moi. — C'est incroyable ; qui est-ce qui t'a dit ces choses ?

Elle. — Ma sœur Mine. »

« (Mine est une abréviation du nom de Guillemine. Ma tante qui portait ce nom était morte depuis nombre d'années. Jamais je n'eus d'occasion d'en parler à qui que ce soit et je répète : le médium n'était qu'une relation mondaine, datant de peu de temps.)

« Les faits auxquels ma mère faisait allusion à propos de mon père me furent révélés longtemps après la mort de mes deux parents. Ma mère les avait toujours ignorés de son vivant. Au moment de nos expériences médianimiques je n'y pensais nullement. Le médium n'a pas davantage pu trouver de son propre chef un secret qui n'était connu que de peu de personnes dans la famille. J'ajoute que mon mari seul assistait à notre expérience.

« Dans cette communication caractéristique où se révèlent à la fois l'individu, le sentiment et les expériences que nous sommes susceptibles de faire encore après avoir quitté la terre, l'échappatoire ordinaire des incrédules et irréductibles, la tricherie, comme la transmission de la pensée, sont donc également inadmissibles. »

— La tricherie, oui, la transmission de pensée, non.

Ce fait, que j'avais espéré un moment trouver absolument démonstratif, ne l'est pas au point de vue strict de la démonstration scientifique, bien qu'il ait entraîné la conviction de Mme Cl. Galichon et de son mari, et qu'il soit probablement très bien interprété comme ces personnes l'ont fait. Mais il n'y a pas là de preuve indiscutable. Recherchons nos conditions.

Sous le rapport de la valeur des témoins, les cinq conditions du para-

graphe B sont assez bien remplies. Il n'en est pas de même pour le paragraphe A, au sujet du fait en lui-même.

La 1re condition, « phénomène intellectuel » est remplie.

La 2e : « Le contenu de la communication ne doit être connu ni du médium, ni des assistants », ne l'est pas. Il n'est pas démontré, en effet, qu'il n'y a pas eu transmission télépathique de la sous-conscience de Mme Galichon au médium. Nous voyons bien que le médium ignore tout sur la famille de Mme Galichon, et nous n'avons aucune raison pour supposer qu'il en soit autrement. Si, de son côté, Mme Galichon avait ignoré les torts dont son père s'était rendu coupable vis-à-vis de sa mère, et les eût appris par cette dernière qui les ignorait de son vivant, nous aurions eu une preuve des plus intéressantes. Car tous les autres desiderata étaient remplis. Il y avait révélation d'un fait inconnu du médium et des assistants, inconnu même de la morte, qui n'en aurait eu connaissance que pendant sa vie d'Esprit, l'apprenant d'un autre Esprit. Malheureusement il faut déchanter. Mme Galichon nous dit expressément qu'elle a connu ce fait après la mort de son père et de sa mère, mais *qu'elle n'y pensait pas* pendant la séance spirite qu'elle rapporte. Elle le connaissait donc alors. Je veux bien qu'elle ait reçu d'autres preuves, et que le fait qu'elle cite soit sans doute spirite, mais comme démonstration pour un étranger, il est facile à réfuter.

Une fille qui apprend un tort fait à sa mère est toujours vivement frappée dans ses sentiments intimes. L'émotion ressentie est profondément enfouie dans son subconscient, mais n'est pas oubliée. L'évocation de la mère en a créé la personnalité, et rien n'est plus logique, d'après les habitudes que nous connaissons à la sous-conscience, que de la voir se réveiller avec cette personnalité et la revêtir de sentiments qui en sont inséparables. La façon plutôt vague de s'expliquer de l'Esprit : « j'ai appris des choses, des choses... n'insiste pas » est bien encore un des caractères, un des cachets du subconscient. Que le médium ait trouvé le nom, inconnu pour lui, de Mme, cela ne prouve qu'une chose : le rapport parfait qui s'était établi entre Mme Galichon et son médium, dont la subconscience vibrait dans une harmonie complète avec celle de la consultante.

Bref, ce récit n'est pas probant pour le profane. Mais, en considérant le peu qui y manque pour le devenir, le lecteur y verra une sorte de canevas, qui lui permettra de chercher, et de trouver, j'en suis sûr, cette preuve si désirable, et qui existe, certainement, la preuve décisive.

G. BÉRA.

Lettre ouverte. — Télépathie.

Chère Madame Leymarie,

Merci d'avoir compris que mon silence ne pouvait qu'être attribué à une impossibilité. Voici trois mois que ma pauvre santé se trouve, encore une fois en détresse bien grande; je n'oserais m'en plaindre; les souffrances sont de bienfaisants coups de rabot pour l'Esprit — s'il sait en profiter. — Le mien fait bien son possible; mais est-ce suffisant pour lui acquérir quelques mérites? *That is the question.*

Vous avez été, chère Madame, ainsi que les bons amis de la Revue, infiniment trop indulgents pour ma modeste causerie ; mais je ne saurais en être présomptueuse : on est toujours heureux d'entendre retracer les qualités de personnes que l'on aime ; la bienveillance des amis du regretté M. Leymarie, pour l'humble panégyriste, prouve surtout le lien de puissante fraternité qui les unissait au noble disparu; cela les honore lui et eux. Je ne puis cependant que me montrer reconnaissante du bon accueil que l'on a bien voulu faire à ma modeste prose.

Ne pouvant me livrer à aucun travail qui demande quelque réflexion, et, cependant, très heureuse de répondre à votre désir, j'interroge mes souvenirs et, sans descendre bien au fond, un fait se présente qui ne sera pas sans intérêt. Je puis en affirmer la véracité, la personne de qui je le tiens, aurait été, du reste, incapable de l'inventer.

C'était un entrepreneur de peinture établi depuis longtemps à San Rémo ; il était très estimé pour sa grande loyauté ; on l'aimait parce qu'il était toujours disposé à rendre service. Nous avions plaisir à le rencontrer; quoiqu'il n'eut pas grande culture sa conversation était intéressante et jamais banale.

Depuis quelques années il souffrait beaucoup de maux divers, mais cela n'altérait pas l'égalité de son humeur (1).

Or un jour, ou plutôt un soir qu'il avait à nous causer, il vint à notre maison : nous trouvâmes son visage plus émacié ; les stigmates de la souffrance beaucoup plus prononcés ; il semblait faire quelque effort pour être aimable. J'en fus peinée et ne pus m'empêcher de lui dire quelques paroles de réconfort ; et, comme je m'étonnais de ses réponses stoïques : — J'essaie d'imiter les animaux, dit-il, je me résigne.

N'était-ce pas grand de simplicité !

— Souffrir, répliquai-je, c'est, hélas, le lot de l'humanité douloureuse ;

(1) Le lecteur trouvera peut-être ces détails un peu oiseux ; mais, en insistant sur l'honorabilité du caractère de cette personne, mon but est de donner à son récit toute la confiance que nous avons eue nous-même.

mais supporter son mal avec courage, c'est l'alléger d'un grand poids — je vous admire.

— Je n'ai pas autant de mérite que vous voulez bien m'en attribuer, Madame ; se plaindre à des indifférents, c'est se frapper la tête contre le roc, sous prétexte d'en calmer la douleur... C'est bien triste de vivre seul.

— La vie de célibataire ne comporte pas que des douceurs, dis-je en souriant.

— Ah ! je sens votre reproche ; mais si vous saviez combien je suis de votre avis ! Le célibataire est le plus souvent un égoïste qui n'a qu'un but, se soustraire aux devoirs, aux responsabilités de la famille ; mais il ne compte pas qu'avec l'âge, le vide se fera autour de lui, c'est sa punition.

Puis, après un silence.

— On ne fait pas toujours comme l'on veut : moi aussi, je rêvais de bonne heure d'un foyer, d'une famille ! J'avais rencontré une jeune fille que j'ai aimée de toutes mes forces, que j'aime toujours ; elle est morte, prononça-t-il en baissant la voix, comme au confessionnal ; et, à ce souvenir, ses yeux devinrent humides.

— Pauvre Monsieur Julien, fis-je en lui tendant les mains. Mais vous savez que vous la retrouverez, n'est-il pas vrai ? Vous croyez à l'immortalité de l'âme ?

— Je fais plus que d'y croire, j'en suis absolument convaincu, reprit-il avec force,

— Elle vous est apparue ?

— Hélas ! non, me répondit-il tristement.

— Vous avez gardé la croyance de votre enfance. Vous avez dû être élevé par une mère pieuse ?

— Oui, mais je l'ai perdue trop jeune pour que ses conseils eussent pris quelques racines. Veuve, et toujours malade, elle prévoyait qu'elle ne resterait pas longtemps avec moi : elle me mit, aussitôt ma première communion, en apprentissage chez l'entrepreneur de peinture où mon pauvre père avait toujours travaillé ; c'était de braves gens ; et, à la mort de ma mère, ils me prirent chez eux. C'est grâce à un événement, je dirais presque surnaturel, qui arriva pendant que je demeurais dans leur maison, que j'acquis la conviction que l'âme et le corps, tout en ne faisant qu'un, étaient distincts.

Et, en disant ces paroles, le brave homme se levait pour prendre congé ; mais ma curiosité était éveillée à un haut degré ; les problèmes de l'au-delà m'avaient toujours passionnée ; mais, je venais de perdre mon cher compagnon de route, et dès lors, ils devenaient l'aliment même de ma vie.

— Il me semble que vous me quittez au moment psychologique, mon bon monsieur Julien, lui dis-je ; et comme il me regardait sans comprendre :

— Pardonnez mon indiscrétion, je suis bien désireuse de connaître l'événement mystérieux auquel vous venez de faire allusion.

— Oh ! Madame, je m'en garderai bien, je troublerais votre nuit.

— N'ayez pas cette crainte, lui répondis-je, et, pour vous mettre à l'aise, je vous apprendrai que je suis spirite, c'est-à-dire habituée aux récits de l'*au-delà*, qui n'ont rien que de très naturel, quand on en a étudié les causes, — et je lui indiquai le siège qu'il venait de quitter. Il le reprit de fort bonne grâce, enchanté surtout de me savoir spirite.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il. Quelques instants plus tard, il reprenait son récit.

— Je vous disais donc que mes patrons étaient de braves gens. Lui, n'était pas un ignorant comme votre serviteur ; il avait été au collège et s'était lié très étroitement avec un jeune homme qui, plus tard, devint médecin et vint s'établir à une vingtaine de kilomètres de la ville où habitait mon patron. Ils se fréquentaient aussi souvent que les affaires le leur permettaient. J'aimais beaucoup à voir le docteur à la maison, il était si jovial ; étant célibataire, il y venait assez souvent. Or, il y avait à peu près trois ou quatre ans que j'étais là, quand, une nuit, M. Joseph, mon patron, eut un cauchemar terrible ; il s'agitait dans son lit comme un possédé, en poussant des exclamations lamentables. Sa femme eut toutes les peines du monde pour le réveiller.— Oh ! c'est affreux, dit-il, quand il fut revenu à lui. Figure-toi que je viens de voir Félix — c'était le nom du docteur — il était blanc comme cire, en chemise de nuit. Il m'a violemment secoué en me disant : Joseph, viens à mon secours, ils me croient mort, ils vont m'enterrer vivant.

— Mon pauvre ami, tu dis des sottises, le docteur a encore passé la soirée ici, il y a quatre jours ; il se portait mieux que toi. Et puis, en chemise, en cette saison ! Enfin, par où serait-il entré ? Comment serait-il entré ? Comment serait-il sorti ? Tu as toujours la mauvaise habitude de dormir sur le dos ; rien d'étonnant que tu aies de mauvais rêves.

— Pourtant, reprit mon patron, les yeux encore tout hagards, je suis bien sûr que c'était lui.

— Voyons, tourne-toi sur le côté et dors, que j'en fasse autant, lui répondit sa femme.

Mais le pauvre homme avait été tellement frappé qu'il ne pouvait retrouver le sommeil ; il croyait toujours voir son ami s'approcher de lui. Pourtant il finit par s'endormir ; mais au bout de quelque temps, ses agitations et ses exclamations recommencèrent de plus belles, au point que je me levai pour venir auprès de lui.

— Il est là, le vois-tu, Marie ? disait-il à sa femme, et il se débattait comme dans un accès de fièvre chaude.

Quand il eut recouvré un peu de calme, il nous raconta que le docteur était encore venu : Si vous aviez vu comme il me secouait le bras. Joseph ! Joseph, sauve-moi, je te dis qu'ils vont m'enterrer vivant ! viens vite !

Nous ne savions que dire pour le calmer ; sa femme le grondait comme un enfant, le traitant de ridicule visionnaire. Il se leva, se promena par la chambre et ne se recoucha que longtemps après. Brisé de fatigue et d'émotion, il se rendormit quand, pour la troisième fois, le même fait se reproduisit.

— « Traite-moi de visionnaire à ton aise, dit-il à sa femme, mais je te dis, moi, qu'il est arrivé quelque chose à Félix. Je viens pour la troisième fois, de le voir; je l'entends encore me dire : « Oui, c'est bien moi; souviens-toi de notre amitié, viens à moi, dépêche-toi, il va être trop tard. »

Comme en grommelant, sa femme allumait la bougie :

— Il n'est que quatre heures, dit-il en sautant du lit, le temps de m'habiller, d'atteler le cheval au cabriolet et, dans quelques heures, je saurai à quoi m'en tenir. Je ne vivrais pas sans cela. S'il n'est rien arrivé à Félix, tant mieux, j'en serai quitte pour une promenade matinale.

— Belle promenade ; je te souhaite du plaisir, par ce froid, à pareille heure, lui répondit sa femme qui voulait toujours avoir le dernier mot. » Au fond, elle m'avoua, quand son mari fut parti, qu'elle n'était guère rassurée non plus, tellement la chose lui paraissait étrange. Pour moi, si vous considérez que je n'avais que quinze ans, vous comprendrez en quelle émotion cette nuit m'avait laissé.

Mon patron ayant mis son cheval au trot, vers huit heures, il ne se trouvait plus qu'à quelques kilomètres de la ville, quand, tout à coup, son cheval ne voulut plus avancer ; il sauta de son cabriolet pour voir ce qu'il en était ; le cheval avait perdu un fer. Il essaya de le faire marcher, mais ce fut d'une véritable allure d'enterrement. — J'arriverai ce soir, à minuit, se dit M. Joseph, si je continue de la sorte. — Heureusement, il passait devant une auberge, il laissa sa voiture, demanda si on ne pouvait lui prêter un cheval ; il n'y en avait pas. Alors il prit le seul parti qui lui restait, faire la fin de la route à pied. Il espérait trouver quelques carrioles qui lui permettraient d'arriver plus tôt ; mais, comme un fait exprès, les quelques-unes qu'il rencontra n'avaient pas la moindre place. Enfin, moitié courant, moitié marchant, il arriva à la ville. Heureusement, la demeure de son ami était proche ; dès le commencement de la rue, on apercevait sa maison. Il sembla à mon patron, qu'un homme, sur une échelle, était en train de peindre le rez-de-chaussée en noir ; mais en s'approchant, il s'aperçut, avec stupeur, que c'était des tentures noires que l'on décrochait. Il en ressentit un choc au cœur : C'était donc vrai ! Sur le pas d'une boutique, un barbier qui le connaissait pour l'avoir vu avec le médecin, s'approcha et lui dit : — « Hein,

qui aurait dit cela, il y a quelques jours ? Ce pauvre docteur ! dire qu'il est encore entré dans ma boutique, que je lui ai fait la barbe, il y a trois jours.

Mais vous allez vous trouver mal, Monsieur ; voulez-vous entrer prendre quelque chose ?

Mais mon patron s'était ressaisi : — Alors, il est mort, dit-il au barbier ; du moins, vous le croyez ? » Le coiffeur regarda M. Joseph en ayant l'air de dire : la douleur lui fait perdre la tête.

— S'il est mort, le pauvre homme? Dites qu'il va être bientôt enterré !

Ce mot donna une secousse électrique à mon patron.

— Il y a déjà un bon moment qu'ils sont partis à l'église. Je n'ai pas pu y aller, j'ai mon garçon malade.

Mais M. Joseph n'écoutait plus, il courut comme un fou vers l'église. Comme il y entrait, on donnait l'absoute. Tout d'un trait, il se dirigea vers le premier rang et, s'adressant à un docteur, ami du défunt, il lui commençait, à voix entrecoupée, son récit ; mais celui-ci lui fit signe de se taire, trouvant le moment inopportun pour la conversation ; s'adressant à une autre personne, il n'eut pas plus de succès ; on chuchotait, trouvant sa tenue étrange. Déjà les porteurs s'approchaient pour prendre la bière, quand s'élançant près d'eux, il s'interposa en s'écriant : « Arrêtez, le docteur est vivant ! Ouvrez vite le cercueil ! »

Je vous laisse à juger du scandale. C'était son meilleur ami, disait-on, le chagrin lui a fait perdre la raison. Et on l'écartait doucement pour passer outre. Mais lui comprit que ce n'était plus le temps de trembler, il se mit d'une voix forte à raconter sa terrible nuit : « J'ignorais, Messieurs, absolument que mon ami eût été malade ; il avait dîné chez moi, il y a trois jours et paraissait magnifique de santé. Je n'ai reçu aucune lettre de faire part... Donc, comment vous expliquez-vous la coïncidence de mes rêves ? »

Mais, comme sa femme, la plupart le traitaient de visionnaire ; cependant il y avait quelques médecins qui se demandaient si un sommeil léthargique n'aurait pas suivi l'attaque que le docteur avait eue. Ils se joignirent à M. Joseph pour prier qu'on ouvrît le cercueil. D'aucuns prétendirent qu'il fallait aller chercher le commissaire de police ; on allait accéder à leur désir, quand mon patron s'écria :

— Il y a déjà trop longtemps que mon pauvre ami est couché dans ce cercueil ; vous imaginez-vous sa terreur s'il se réveille là-dedans. C'est capable de le faire mourir pour de bon, cette fois.

On convint qu'il avait raison ; le cercueil fut conduit dans la sacristie, pendant que le bedeau se procurait les outils nécessaires pour l'opération. Pendant l'opération, il y avait bien quelques bonnes âmes qui criaient à la profanation, au sacrilège, mais on les écartait, comme on écarte des mouches qui bourdonnent. Enfin, la bière ouverte, le drap écarté, le docteur

parut. Hélas ! il paraissait bien mort, les bonnes âmes exultaient ; on ausculta le cœur, rien ; mon pauvre patron suffoquait ; on parlait de remettre le couvercle et, cette fois, tout était bien fini. — « Et pourtant, disait-il avec conviction : Pourquoi m'est-il apparu ? Pourquoi est-il venu me dire qu'il était vivant ? » Mais on ne l'écoutait plus, ceux qui avaient un moment partagé sa crédulité, commençaient à convenir qu'il leur avait fait faire une sottise qui allait leur créer des ennuis, quand une des dames qui se trouvait là eut l'idée de tirer d'une trousse de toilette un petit miroir, elle l'approcha des lèvres du cadavre, juste au moment où l'on rabattait sur lui le suaire. Soudain les plus près de lui poussèrent des exclamations, — la glace s'était ternie. — Alors, un vieux médecin qui, jusque-là, était resté neutre, s'approcha et, à son tour, posa l'oreille sur le cœur ; quelques secondes après, on le vit tressaillir.

— « Messieurs, s'écria-il en se relevant, tout blême, nous allions commettre une terrible méprise, le docteur est vivant, il faut même se presser à l'en lever d'ici, car il ne peut tarder à revenir à lui. »

Vous jugez alors de l'émoi. Le docteur fut, tout enveloppé de son suaire, recouvert du paletot de M. Joseph, radieux, mis dans une des voitures mortuaires, sur les genoux de mon patron.

Il n'y avait pas une heure qu'il était de nouveau réinstallé dans son lit, qu'il revenait à lui, s'éveillant comme d'un sommeil ordinaire. On s'était arrangé afin qu'il ne trouva qu'un ami, médecin, près de lui ; mon patron, lui-même s'était éloigné dans une autre pièce. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il entra dans sa chambre, comme s'il arrivait de chez lui, feignant une affaire qui l'appelait en cette ville.

La nouvelle y avait éclaté comme une traînée de poudre, et si les amis du ressuscité n'avaient fait bonne garde, sa maison aurait été prise d'assaut, tous voulaient le voir, le prenant presque pour un miraculé.

Comme ce fut la seule conversation des naturels du pays pendant quelque temps, on fut obligé, quand le docteur fut assez fort pour sortir, de lui apprendre à quel danger il venait d'échapper ; il ne se souvenait *absolument* de rien. La secousse fut un peu rude ; mais sa santé, et surtout son moral résistèrent au choc.

— « Avouez que c'eût été dommage, ajouta mon peintre en terminant, il vécut peut-être trente ans encore, mourut très âgé, bien plus tard que mon cher patron. »

Peut-être ce fait tombera-t-il sous les yeux d'un de nos savants que la crainte de passer pour rétrograde fait qu'il daigne condescendre à s'occuper de psychisme.

— Bah ! Télépathie ! daignera-t-il conclure un peu narquoisement, en posant le livre avec insouciance sur son bureau.

Et il se croira très fier d'avoir, selon lui, trouvé la clé du mystère.

Soit, télépathie, si vous le voulez, mon bon monsieur; et, en principe, vous avez raison ; mais, que nous importe l'étiquette donnée au fait ; l'important, pour nous, c'est que ce mot, que vous prononcez un peu à la légère, signifie *extériorisation* de l'âme, *de l'Esprit*. Or, si celui-ci s'extériorise, c'est donc qu'il existe, n'est-ce pas, messieurs les Esculapes — quoique vous dites ne l'avoir pas encore rencontré sous votre scalpel ; — s'il peut se transporter en tel lieu que sa volonté désire, c'est qu'il est absolumènt conscient ; que, par conséquent, malgré sa séparation d'avec son corps, il conserve son libre arbitre !

Merci, mon cher savant, c'est tout ce dont je désirais vous faire convenir, du moins, pour aujourd'hui.

DIANE MAREST.

Villa Moscou, Nice.

La science et la philosophie de la matérialisation

Transmise par l'Esprit THOMAS STARR RENG, sous l'inspiration de « *White Rose* ».

J. F. C. GRUMBLINE, *médium*.

Dans toutes les recherches qui ont pour objet la vérité, il est essentiel de remarquer que quelque valides et rationnelles que puissent être les opinions des hommes, il existe généralement une différence entre ces dernières et la vérité même. Il y a lieu de tirer une ligne de démarcation entre les vues traditionnelles de la vérité, ou ce qui prétend être la vérité ; entre les présomptions dogmatiques et les connaissances basées sur des faits. La vérité, quoique se manifestant dans et par les faits, n'est ni relative ni provisoire, mais elle est absolue dans sa nature. Les faits sont les accessoires de la vérité dans la sphère où ils apparaissent ; mais, comme on comprend si peu la nature des faits, la loi de leurs manifestations et les principes qu'elle contient, il en résulte que la vérité qu'ils sont censés représenter est plus ou moins vaguement et erronément comprise ou établie.

Les phénomènes de la vie ne peuvent jamais être bien compris à moins que la nature et les œuvres du « noumenon ou esprit » ne le soient ; et, comme tous les effets sont produits et expliqués par des causes antérieures, de même derrière les scènes de la vie ; derrière ou contenue dans tous les phénomènes de l'esprit, se trouve la réalité ou ce que les philosophes appellent une vérité *à priori*. Rien, dans le domaine matériel de la vie, n'est une loi à soi-même ! Aucune manifestation ou forme de vie n'est comme telle

son propre exposant ; et le savant, même dans ces temps de progrès, est dérouté par les finalités des choses. Tout l'arbre de la vie, tel que les mortels le voient et le comprennent, ne peut être expliqué par les phénomènes de son aspect ; il doit être étudié et révélé dans la loi de sa nature, laquelle nécessite la connaissance de la science spirituelle aussi bien que matérielle. On ne peut nier que la science matérielle ne soit la science des phénomènes; cependant, quand on soutient que toutes les branches de la science matérielle n'expliquent pas et ne peuvent pas expliquer la vérité *à priori*, la vérité éternelle et inviolable, ce que, en religion, on nomme la volonté de Dieu et qu'en science on qualifie de loi de la vie, nous prétendons qu'il faut deux hémisphères pour faire une sphère ; c'est-à-dire que la science, à la fois matérielle et spirituelle dans le cycle complet des effets et causes, est indispensable pour expliquer les faits avec lucidité et fidélité : cela est naturellement admis par tous les penseurs, quoiqu'ils aient leurs formes propres de terminologie pour exprimer leurs pensées.

L'analyse des phénomènes implique nécessairement la compréhension entière de l'esprit qui en est la source, la cause et la loi ; et de même que le chimiste, pour faire de l'acide sulfurique, doit savoir non seulement combiner les molécules d'hydrogène, de soufre et d'oxygène, mais comprendre, en outre, dans une certaine mesure, la nature de ces éléments et la loi de leurs affinités, de même nous sentons que, pour étudier les phénomènes spirituels, il faut qu'on soit capable, que dis-je, — c'est là le seul moyen pour arriver à les comprendre avec succès, — de pénétrer jusque dans le centre de la forme, d'entrer dans le laboratoire des causes, pour se rendre compte si ce n'est pas derrière le rideau de la scène extérieure qu'a lieu le jeu des phénomènes, l'œuvre réelle de l'esprit. Or, comme les apparences — bien que les faits qui désignent les causes soient aussi exacts eu égard aux effets que le multiple de deux chiffres l'est en arithmétique, — sont souvent trompeuses, en ce qu'elles détournent l'esprit de leur sens réel, et qu'elles ont une origine dans leur propre sphère, de même les phénomènes de l'esprit, surtout ceux qui appartiennent à la forme matérielle, ne peuvent pas toujours s'expliquer. Et si, dans cet enseignement d'ordre supérieur que nous venons vous donner, certains spiritualistes ont quelques-unes de leurs idoles détruites, espérons qu'alors même la vérité sera reçue et que ce que nous allons vous dire sera compris dans le sens que cet enseignement est donné et jugé à la lumière de la science qui en est le représentant.

Dans les phénomènes spirites, de même que dans la doctrine chrétienne, tous ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur » n'entreront pas dans le royaume de Dieu ; car celui qui accepte la lettre et non l'esprit ou qui lit la lettre sans approfondir l'esprit, perd souvent le vrai sens des deux : de la lettre et de l'esprit ; et il ne s'ensuit pas davantage que l'identité de l'esprit est l'acces-

soire fondamental et infaillible de toutes les manifestations spirituelles. Il est hors de doute qu'envisagé au point de vue de ce monde, il y a un nombre considérable de manifestations spirites obtenues par les médiums, vraiment attribuables aux Esprits au nom desquels elles sont transmises, mais il y a aussi une proportion très grande de phénomènes qui sont dus à la fraude. Et, par là, nous voulons dire que cette proportion dont nous parlons ne vient pas de l'Esprit dont elle porte le nom, mais qu'elle est seulement l'œuvre des guides ou, selon le cas, les opérations ou transactions d'Esprits égoïstes, légers, malins ou dégradés qui expérimentent.

Le commandement qui dit « d'essayer les Esprits » est aussi impérieux de nos jours qu'il l'était du temps de Paul et de Jésus. Les faits démontrent que tel est le cas, par l'effet troublant qu'ils exercent sur l'esprit de l'homme, quand le message, quelle que puisse être sa nature, manque de consistance et n'est pas satisfaisant ; mais examiné à notre point de vue d'observation et d'analyse, tout ce qui est supposé venir d'un Esprit individualisé, n'émane pas de ce même Esprit. Et c'est ici qu'est le danger que nous désirons expliquer et contre lequel nous voulons prémunir les spiritualistes et les investigateurs ; de crainte que, par suite de leur nature assimilable et contrainte, ils n'apprennent pas à discerner le vrai du faux, le réel du fictif, dans la sphère des manifestations spirituelles. Nous parlerons plus spécialement de cette phase importante qui captive l'attention des spiritualistes, des psychologues, des hommes de science, et des expérimentateurs : celle qui est connue sous le nom de matérialisation et nous expliquerons brièvement d'abord, comment la matérialisation est effectuée ; et, en second lieu, comment les fraudes, non pas celles qui ont cours parmi les mortels et qui sont supposées être des formes spirites vraies, mais les fraudes de matérialisation réelle, qui sont perpétrées pour des raisons évidentes, sont possibles.

En premier lieu, il est de règle que le médium tombe en transe (mais un temps viendra où cela ne sera plus nécessaire), alors que les esprits-contrôles concentrent les forces vitales électriques, magnétiques et nerveuses des assistants dans le médium et par son aide, comme centre d'opération. La batterie étant ainsi formée, l'œuvre de matérialisation, c'est-à-dire la construction de la forme matérielle, est facilement effectuée ; toutes les conditions extérieures de l'atmosphère et celles du médium et des assistants étant harmonieusement mêlées. Ces forces ne sont pas extraites des assistants et du médium dans le sens qu'elles leur sont enlevées, mais elles sont simplement employées pour servir de base et de substance à la forme, les assistants et le médium fournissant les atomes corporels à l'aide desquels la forme peut être rendue manifeste. Ces atomes sont en dissolution dans les courants vitaux de l'esprit incorporé, et de même que dans l'atmosphère,

ainsi qu'il est démontré par la chimie et la psychométrie (respectivement par l'analyse spectrale et la clairvoyance)on trouve les atomes dont la nature se sert pour matérialiser ses formes, de même dans ces courants vitaux coulent et se trouvent les atomes qui sont capables d'affecter une expression de forme plus grossière, dès l'instant qu'ils sont pris par l'Esprit désincarné et exposés à l'état positif de l'atmosphère. Dans cette opération, l'Esprit qui se manifeste est guidé par les Esprits du cabinet qui ont pour devoir de l'aider à se revêtir de nouveau de l'enveloppe matérielle externe. Cette opération est en elle-même compliquée, en ce qu'elle implique l'application de tous les principes de chimie matérielle et spirituelle, et qu'elle est accomplie d'une manière si prompte et si habile que peu de mortels peuvent la comprendre.

Mais, de même que le négatif en photographie est développé par la même loi et de la même manière, mais sur une échelle plus élevée, au moyen de solutions chimiques, de même est effectuée spirituellement la matérialisation.

L'esprit a le pouvoir de matérialisation inhérent en lui, sans cela la matérialisation serait impossible dans ces circonstances et ces conditions. En vérité, si les mortels comprenaient la loi de la vie des plantes, ils comprendraient aussi la loi de matérialisation. Cest un fait bien connu, en botanique, que la loi de reproduction est celle qui démontre le principe de la matérialisation spirite. Prenons, par exemple, le grain de blé qui, à l'état de semence, est soumis aux influences de germination et de vitalité de la terre, de l'eau, de l'air et du soleil, et dont le produit est l'épi de blé. En dehors de l'union qui a lieu par la matrice, entre le blé incorporé et les germes de semence, conservés à l'état spirituel dans l'atmosphère (le pollen tombant de l'anthère jusqu'aux fils d'argent de la *balle* qui forme ou va former le corps de chaque germe de blé sur la caryopse) ; à part cela, ces germes ont en eux le pouvoir d'affiner et de s'approprier non seulement ces éléments et ces conditions, mais aussi la forme ainsi fournie ; et cette forme est simplement une enveloppe extérieure, servant au but pour lequel est destiné le germe. C'est, en réalité, une incorporation des germes du blé qui existent dans les mystères de la nature. Ces germes ne sont pas créés annuellement, ni produits, ni évolués, mais seulement incorporés. Ces germes ont toujours existé, les formes étant simplement le mode et l'instrument de leur expression. Ils ont en eux-mêmes, sous des conditions convenables, le pouvoir, quand ils sont à l'état spirituel, de revêtir une forme ; et ce phénomène est la loi établie et immuable de la nature.

L'esprit n'est pas non plus créé à la naissance de l'homme ; non, il lui est seulement donné un corps, l'esprit ou l'âme n'étant pas seulement immortel, mais pré-existant, parce qu'il est éternel ; s'il n'en était pas ainsi, le

matérialisme, comme système de pensées, serait littéralement vrai. L'esprit n'est pas l'émanation de la matière et de la force, eu égard à l'organisme, comme le parfum est à la fleur (faible analogie, car le parfum est autant allié à l'esprit ou le germe vital de la fleur, qu'à la matière et à la force qui composent la forme et le mode de son expression), mais l'esprit est réel *a priori*. Ainsi, et par la même loi, l'esprit se revêt de matière, fait briller à l'œil la forme grossière, matérielle de son identité ; laquelle, quoique n'étant pas d'une ressemblance parfaite, est un fait de matérialisation aussi réel qu'aucun autre de la nature, car il est composé, comme nous l'avons dit, des éléments qui existent dans la solution aurique et nerveuse ou dans les fluides vitaux du corps.

C'est ainsi que dans les séances où des matérialisations spirites vraies sont obtenues, on peut expliquer le procédé et la loi de leur formation. Néanmoins, la forme produite n'est pas toujours satisfaisante, ni pour l'Esprit qui se manifeste, ni pour les Esprits qui contrôlent le cabinet, ni pour les assistants : car souvent les conditions troublent l'expression externe ; et le défaut d'harmonie des personnes présentes, ainsi que l'état d'épuisement des forces nerveuses du médium, contribuent à entraver le contrôle parfait des forces et des éléments ; et, par conséquent, ce qui manque à la forme, en ce qui concerne l'identité, manque aussi à la qualité des manifestations mentales qui fournissent, règle générale, des faits immanquables d'identité. Dans ce cas, la matérialisation est imparfaite, mais non un insuccès ; car la forme elle-même, tout en manquant d'expression spirite identique, est encore une matérialisation.

Lorsque, toutefois, une telle matérialisation ne peut être obtenue, l'esprit cherche une autre voie pour se communiquer aux mortels, celle de la transfiguration, encore si peu comprise, mais qui n'est que la même forme de manifestation. L'Esprit alors se sert du corps du médium en transe, le contrôle et le pénètre de son esprit et apparaît ainsi aux mortels, en donnant souvent de vrais témoignages de son identité. Pour de semblables manifestations, l'Esprit est obligé d'avoir recours aux Esprits du cabinet, à leur intelligence et à la voix du médium ; et souvent à tous les trois et même à la voix des Esprits guides, suivant les circonstances ; si donc vous êtes perspicace dans vos observations, vous pourrez distinguer les voix des guides ou du médium, ou toutes les deux à la fois, et vous pourrez saisir des phrases qui sont communes au médium et aux Esprits du cabinet seulement. Ces exemples ne sont pas du tout rares ; au contraire, ils sont de fréquente occurrence. Le fait est que les mortels les ont laissés passer sans les observer. La même chose est vraie pour la matérialisation ; la voix étant matérialisée à l'aide des organes vocaux du médium et extériorisée de manière à pouvoir être employée par les lèvres de la forme matérialisée ; l'Esprit

n'ayant aucun pouvoir de parler par la forme et les guides qui aident ainsi l'Esprit.

C'est ainsi qu'on a souvent dit, en entendant des voix indépendantes se manifester dans les séances que le médium était un ventriloque possédant la faculté, le pouvoir artificiel et trompeur de transformer sa voix en timbre et en qualité, suivant les circonstances. Et de là dérive la critique faite par les sceptiques et même par certains spiritualistes, qui ne comprennent ni la loi ni les moyens employés pour matérialiser et extérioriser la voix, qu'une telle voix n'est pas celle de l'Esprit se manifestant ou prétendant se manifester, mais que c'est de la fraude, une composition émanant des Esprits contrôles ou guides du cabinet.

Le fait est que bien que cette voix ne soit pas celle de l'Esprit, dans le sens absolu, mais le mélange possible de celle du médium et de celles d'un des Esprits contrôles, la qualité du méssage peut,après tout, être la même ; et c'est là une preuve aussi bonne et aussi satisfaisante que si l'Esprit qui se manifeste parlait par sa voix propre, si cela pouvait se faire. Mais cela n'a lieu qu'en de rares circonstances, pour ne pas dire jamais. Et ce que nous disons ici de la voix est également vrai de l'écriture sur ardoises et de toutes les manifestations de l'esprit.

Les manifestations spirites sont complexes dans leur nature et ne sont jamais ce qu'on peut appeler réelles, littéralement parlant, ni des messages de pensées tels qu'ils se manifestent entre les Esprits ou les mortels dans leurs sphères spécifiques d'action et de vie. Et il est bon que les investigateurs sachent cela, tout autant qu'ils savent que si tel n'était pas le cas, on n'aurait pas besoin de médium.

Il n'y a pas lieu pourtant d'en déduire, comme un fait, que l'esprit ne soit pas capable d'infuser son propre génie ou son individualité, ou de pénétrer la forme qui se manifeste de tels signes qui soient reconnus des assistants, ou même de parler « *per se* » ; mais le principe qui unit toutes les manifestations spirituelles est le même, et toutes respirent par lui la force coopératrice du médium et de la bande des guides.

Cette particularité ne devrait jamais être perdue de vue dans les investigations des phénomènes spirituels qui se manifestent par les divers canaux du pouvoir médianimique.

(*A suivre.*)

Professeur C. MOUTONNIER.

RÉFLEXIONS ET FAITS SPIRITES

I

Le 14 août dernier, le journal *Le Matin* publiait sous ce titre : « Les Possédés » un article qui intéressera sans doute les lecteurs de la *Revue spirite*. Avant de me livrer à quelques réflexions personnelles, j'en cite les passages principaux :

« Le Tribunal vient de condamner à quelques mois de prison un homme bien estimable, c'est ce secrétaire de la Faculté de médecine qui a dilapidé 60 ou 80.000 francs que lui avaient confiés les professeurs et les élèves. Il ne se servait pas de cet argent pour ses besoins personnels ; il le distribuait en secours, en prêts, en aumônes, et vivait, lui, comme un saint, de lait, de fromage et d'herbes. Lorsque les juges lui demandèrent l'explication de son étrange conduite, il leur dit : « Nous sommes sous l'influence de bons ou de mauvais esprits qui déterminent nos actes. C'est un bon esprit qui me poussait à répandre autour de moi le soulagement et le bien-être, en donnant, aux malheureux, cet or dont j'étais le dépositaire. Je n'en pouvais faire un meilleur usage. Je pensais, de la sorte, marcher dans les voies de Dieu et, qu'au jour de ma mort, quand mon âme aura quitté son enveloppe charnelle, elle errerait librement à travers les astres, au lieu de se réincarner, comme les méchantes âmes, et de subir l'épreuve d'un nouveau stage terrestre. »

Comme conclusion de ce qui précède, notre journaliste dit : « Allan Kardec eût approuvé ce langage inspiré par sa doctrine et se fût porté garant de la sincérité de ce disciple. La plupart des spirites sont sincères, ceux du moins qui ont fait vœu de pauvreté en se nourrissant de lait, de fromages et d'herbes cuites (!) »

Et plus loin : « ..... Vous demeurez, pendant des heures, immobile, inquiet, l'oreille attentive, le cœur agité devant une table inerte. Mais aussi quelle joie quand elle s'ébranle, quand vous la sentez frémir sous vos doigts et qu'elle parle ! Cet instant vous paye au centuple de vos peines et, par un singulier égarement, vous négligez les déceptions, les confusions où les erreurs vous ont jeté, et vous ne vous souvenez plus que des cas très rares où elle semblent avoir réussi. C'est le propre de la foi que les épreuves, au lieu de l'ébranler, la fortifient et l'exaltent. Il faut que ce ravissement soit bien vif, puisque, dès qu'on y a goûté, on ne peut plus s'en défendre et, pour en jouir, on brave le ridicule. Car enfin, parmi nos spirites, nous n'avons pas que des simples, mais des astronomes et des poètes illustres, des médecins et des philosophes, etc... »

Enfin, en terminant notre journaliste s'écrie : « Ces braves gens vivent dans l'illusion. Autrefois, on les eût brûlés en place de Grève comme possédés du diable. Aujourd'hui, on les écoute avec sympathie. S'ils s'oublient par excès de zèle, à commettre quelque action contraire à la morale courante, nos mœurs s'étant adoucies, on leur accorde le bénéfice de la loi Bérenger ! » . . . . . .

. . . . . .

Bravo, monsieur le journaliste ! C'est une belle chose que d'avoir de l'esprit, etc., de savoir s'en servir. Cela permet de donner à brûle-pourpoint une consultation sur l'état mental de ceux qui s'occupent de spiritisme ; on dit : ce sont de braves gens, parmi eux nous trouvons des savants, des philosophes, des poètes, des esprits délicieux enfin. Ensuite, on ajoute le correctif suivant : ... mais, ce sont des fous ou, tout au moins, des cerveaux malades dignes de pitié, qu'il faut écouter avec sympathie..., etc.

Donc, tous ceux qui, devenus spirites, persévèrent dans leur erreur, sont des fous à vos yeux, monsieur le chroniqueur ? Et c'est vous qui, avec vos confrères, messieurs les journalistes, êtes les sages ? Franchement, on ne s'en douterait pas en voyant de quelle façon la presse de tous les partis s'y prend pour établir la concorde et l'harmonie.

D'abord, vous oubliez que l'on ne doit pas être juge et partie. Si vous êtes partisan de la vérité, au lieu de railler les spirites à l'aide de banalités misérables, désignez les œuvres d'Allan Kardec à vos lecteurs. Celles de Bonnemère, de Nus, de Flammarion, de Léon Denis, d'Albert la Beaucie, etc..., devront suivre cette première lecture, et puis laissez-les maîtres de juger de quel côté se trouve cette vérité.

Donnerez-vous cette indication, ou plutôt ce sage conseil à vos lecteurs ? Nous vous attendons là pour vous prendre au sérieux.

II

L'écrivain dont je viens de citer la phraséologie, croit sans doute sacrifier à l'esprit français, à la verve gauloise : il eût pu trouver mieux.

Ceci nous amène à constater une fois de plus qu'en France on a quelque peu l'habitude de nier les faits de parti pris, sans même se donner la peine de les étudier attentivement.

Dans certains pays d'Europe, et surtout en Amérique, on a institué des commissions officielles pour étudier les phénomènes psychiques et psychologiques ; on a même créé des chaires pour l'étude de ces phénomènes.

En France, les savants sceptiques, les esprits forts, traitent de cerveaux malades ceux qui étudient ces questions ; cela est très commode, car il est en effet plus facile d'insulter les gens que de les combattre avec les armes de la discussion. Ce qui est plus surprenant, c'est que, sans savoir au juste en

quoi consiste le spiritisme, sans avoir expérimenté longuement lui-même, le premier venu en parle avec un aplomb imperturbable. Se figure-t-on un homme parlant chinois sans jamais l'avoir appris ?

Pourtant, le spiritualisme expérimental est bien une science. Si elle est niée, si elle a des détracteurs, il ne faut pas trop s'en étonner ; autrefois, des réunions de savants ont nié la gravitation de la terre, et c'est un fait reconnu depuis longtemps déjà ; on a nié le magnétisme, et il est officiellement reconnu aujourd'hui. Toutes les grandes découvertes ont passé par la phase de la négation, leurs inventeurs ont été souvent emprisonnés, quelquefois mis à mort, et plus tard on leur a élevé des statues !

Cependant, certains détracteurs du spiritisme veulent bien avouer qu'il sert quand même à quelque chose.

Ainsi, l'an dernier, le *Matin* publia, sous la signature de M. Jules Bois, une série d'articles sur « L'au-delà et les forces inconnues ». J'ai notamment sous les yeux celui dans lequel cet écrivain, parlant du spiritisme, dit : «... il nous met sur la voie d'une découverte encore indécise, mais que ce siècle précisera certainement, je veux dire « l'extériorisation de la pensée. Les tables parlantes nous prouvent, lorsqu'elles ne sont point truquées, que les âmes, des vivants du moins, peuvent vibrer hors de leur gaine corporelle et donner l'illusion d'un être nouveau. Nous émanons de nous-même, dans les séances de spiritisme et de magie, des forces dont nous n'avons pas conscience et qui peuvent se dresser devant nous et nous répondre, comme si elles étaient des énergies à nous étrangères ! »

Et plus loin: «... le spiritisme nous a rappelé quelle importance avait, dans le monde des vivants, le souvenir et la perpétuelle influence des morts ; il a réveillé dans les âmes obscures et épaissies de ce temps, le sentiment de l'immortalité, sans lequel, pour moi, il n'y a pas d'humanité supérieure. »

Ici, M. Bois a raison. Je pense, en effet, que la croyance à Dieu, à l'âme, aux vies successives, à la communication des vivants et des morts, entraîne une transformation générale de l'esprit humain.

Mais, si j'ai bien compris, M. Bois prétend également que toute personne qui est en communication avec la table chargée de fluide peut en diriger les manifestations, et que les coups frappés lui renvoient exactement ses pensées ou celles de toute autre personne présente ? En un mot, que les réponses obtenues émanent, non d'esprits invisibles, mais de nous-mêmes, et ne sont que le produit, le résultat, de forces ou d'énergies dont nous n'avons pas conscience ?

Là, je crois que la théorie de M. Jules Bois est fausse, et, sans discourir scientifiquement, sans employer de mots techniques, je vais essayer de le prouver à l'aide seulement de quelques exemples.

III

J'ai, dans mes notes, la relation d'un assez grand nombre de faits. Il va sans dire que tous ces faits ne sont pas présentés dans des conditions permettant de donner la preuve qu'il y avait là des intelligences indépendantes et désincarnées. Dans plusieurs cas, cependant, il serait impossible d'admettre la théorie de M. Bois, parce que les communications obtenues étaient absolument étrangères à la pensée des assistants.

Je rappellerai une expérience dont j'ai déjà rendu compte dans la *Revue* (1). La scène s'est passée au mois d'août 1901 à La Postolle, petit village du département de l'Yonne, où j'étais alors en congé. Je vais en donner un récit abrégé.

Quelques personnes étaient venues passer la soirée chez mes parents, dans l'intention de faire une séance de table. Les personnes présentes étaient : mon père, ma mère, mon oncle Emmanuel B... et sa fille Eugénie M., Mme et Mlles P..., etc ,en tout onze personnes.

Le premier Esprit qui se présenta était celui d'un de mes oncles décédé en 1888 ;sa présence parmi nous ne nous surprit point, nous nous y attendions.

A certain moment, les mouvements de la table furent plus précipités, plus violents ; nous comprîmes qu'un nouvel Esprit était là. Je fais remarquer qu'à cet instant nous pensions tous à une de mes tantes, décédée depuis quelques années seulement, et que nous avions souvent évoquée ; nous crûmes que c'était elle.

Nous interrogeâmes à la manière ordinaire, demandant si l'Esprit voulait dire son nom. Le pied de la table frappa trois coups : oui.

— D. Qui êtes-vous ? — Les lettres énoncées formèrent ce nom : Suzanne Boucher. (Ce n'était pas l'Esprit que nous attendions, puisque ma tante s'appelait Eugénie C ..)

— D. Que venez-vous faire parmi-nous ? — R. Remplacer Philibert (l'Esprit précédent). — D. Vous le connaissez donc ? — R. Nous nous connaissons tous. — D. Pourquoi Philibert nous-a-t-il quittés ? — R. Un Esprit l'a appelé. — D. Est-il loin d'ici ? — R. Pour nous l'espace n'existe pas ? — D. A quel âge avez-vous quitté la terre ? — Six mois.

Personne ne semblait connaître cet Esprit. La table, à ce moment, se dirigea vers ma mère qui se souvint tout à coup qu'une de ses nièces était morte vers cet âge, il y a treize ans.

Elle nous fit part de cette coïncidence. Une personne demanda : Etes-vous bien la nièce de Mme B... — R. Oui. — D. Comment se fait-il que, morte si jeune, vous puissiez vous manifester à nous ? — R. Les Esprits n'ont pas

(1) Novembre 1901.

d'âge. — D. Êtes-vous heureuse? — R. Oui. — D. Avez-vous quelque conseil à nous donner? — R. Aimez vous

Le lendemain, j'eus l'occasion de voir le père de cette enfant et lui demandai s'il avait bien perdu, à l'âge de six mois, une petite fille du nom de Suzanne. Il crut pouvoir m'affirmer que l'enfant morte portait seulement les prénoms de Marie-Anne; néanmoins, il voulut s'en assurer et, quelques jours après, il s'en fut à la mairie où il put constater que, sur les registres de l'état civil, sa petite fille avait été inscrite sous le nom de Suzanne. L'acte de décès lui-même concordait parfaitement avec les renseignements que nous avions obtenus pendant la séance.

Cette étrange coïncidence ne prouve-t-elle pas que les réponses faites émanaient d'une personnalité invisible, et qu'elles n'étaient pas produites par les forces ou énergies individuelles des personnes présentes, en un mot qu'elles n'étaient pas une manifestation de l'Inconscient ?

Dans une autre séance qui eût lieu le 15 septembre 1901, à la même maison, avec la même table et en présence des mêmes personnes, se produisit un fait inattendu :

M. et Mme P... avaient, en Amérique, un ami du nom de Jules Kin. Cet Esprit révéla à ses amis qu'il avait quitté la terre vers la fin du mois d'août; il leur dit également qu'il les aimait beaucoup, et qu'il leur apportait un témoignage de cette amitié qui survivait à la mort.

(Je fais remarquer ici que M. et Mme P... n'avaient aucunement connaissance, non seulement du décès, mais de la maladie même de cet am- d'outre-mer).

Quoique très émue, Mme P... se promit de vérifier si elle n'était pas victime d'un Esprit mystificateur.

Quinze jours plus tard, de retour à Paris, elle reçut une lettre de décès lui annonçant la mort de leur ami Jules Kin, survenue fin août.

La transmission de la pensée pourrait-elle expliquer cela? Si ce n'est pas l'intelligence de Jules Kin qui est venue donner ce renseignement, qui est-ce ?

Je pourrais citer encore d'autres faits, notamment certaines communications récentes de mon oncle Philibert qui prouvent, d'une manière indiscutable, que les apôtres de l'Inconscient naviguent en eau trouble; mais, en raison du caractère particulièrement intime de ces révélations d'outre-tombe, et aussi d'une promesse que j'ai faite, je n'en parlerai point ici, afin de ne pas troubler certaines consciences... ombrageuses ou inquiètes.

Enfin, il est à remarquer que les personnes composant nos réunions étaient de la plus entière bonne foi, n'avaient aucune notion des études spirites et qu'elles étaient médiums sans le savoir; on ne peut donc les accusr de supercherie.

Pour terminer, je citerai encore un exemple; il s'agit ici d'une apparition.

La scène se passait en 1870 à bord de la frégate « la Néréïde », et au beau milieu de la mer des Indes.

La chaleur torride du jour avait forcé les soldats et les passagers à regagner leurs cabines. Un de ces soldats, Ch. Pichard, venait de gagner son hamac, lorsque tout près de lui, dans l'embrasure d'une porte, il aperçut distinctement *son père*, brave paysan des environs de Sens, qu'il avait laissé au pays natal, et duquel il n'avait reçu aucune nouvelle depuis le commencement de la guerre. Sa surprise, son émotion, l'empêchèrent de réfléchir à l'impossibilité matérielle dans laquelle se trouvait ce bon vieillard de lui apparaître en ce lieu, autrement qu'en rêve. Il ouvrit les bras et s'élança vers cette apparition en s'écriant : « Ah ! c'est toi, père ! » Il n'étreignit que le vide, car déjà la vision avait disparu.

Mon père qui se trouvait alors non loin de là, n'avait rien vu, mais avait entendu l'exclamation de Pichard ; il lui demanda la cause de son trouble, celui-ci raconta ce qui venait de se passer, affirma qu'il ne rêvait pas et qu'il était certain d'avoir *vu* et *reconnu son père*.

L'impression ressentie avait été trop forte pour qu'il ne retint pas la date et même l'heure exacte à laquelle s'était produit ce phénomène.

Quelques mois plus tard, il rentrait en France. A Marseille une lettre l'attendait, qui, tout en lui apprenant les malheurs de la Patrie, lui annonçait également la mort de son père. Curieuse coïncidence, la date du décès portée sur la lettre était précisément la date du jour où son père lui était apparu à bord de la Néréïde !

Je n'ai jamais douté de l'authenticité de ce fait qui m'a été raconté et affirmé par Ch. Pichard lui-même. Ce dernier est un brave homme et un homme d'honneur, incapable d'un tel mensonge ; d'ailleurs, un fils n'aurait pas le cœur ni le front de se faire un tréteau de la tombe de son père.

Je ne fais pas ici de spiritualisme sentimental, je vois dans ce fait une certitude morale nouvelle en faveur de l'opinion que je défends.

IV

Donc, Messieurs les tranche-montagnes, au lieu de parler sans cesse de suggestion, d'hallucination, d'automatisme, d'inconscient, etc., au lieu de nier les communications des Esprits, les avis donnés par nos amis d'outre-tombe à des distances parfois considérables, et même les apparitions des personnes décédées, au lieu de croire que ces phénomènes (qui se soucient peu de la science officielle !) sont au-dessous de vous et indignes de votre examen, étudiez simplement les faits ; vous pouvez vous en rendre compte

par les témoignages de personnes sincères de votre entourage, quand toutefois vous n'aurez pas constaté des phénomènes de ce genre.

Surtout, ne traitez pas avec tant de dédain, de sarcasmes, ceux que vous appelez des cerveaux malades, des illuminés, des fous. S'il vous fallait faire construire des maisons de santé pour tous ces gens-là, il vous en faudrait d'assez vastes pour pouvoir hospitaliser un huitième de l'humanité, et vous pourriez en mettre un nombre semblable en salles d'observation.

Pourquoi ne pas vouloir vous rendre à l'évidence ? Sans doute, il faut un certain courage pour se montrer partisan du spiritisme, cette croyance étant actuellemnt combattue en même temps par les soi-disant athées et par les prêtres qui sentent que le spiritisme — religion de l'avenir — les fera sombrer ; mais ce courage, toute conscience sincère peut le trouver en elle-même quand, au lieu de s'écrier comme le dévôt : Je crois ! elle peut dire : Je sais !

C'est donc à ceux qui savent qu'il appartient d'affirmer leur foi, d'aller en avant. Ce ne sont point des solutions toutes faites et isolées qui résoudront le problème angoisseux de la vie d'outre-tombe. « Il faut frapper l'âme hésitante ou hostile de l'éclair qui secoue la torpeur, qui réveille les idées morales et élevées. L'éclair, c'est le fait brutal, positif, incontestable de la survie » (1).

Il faut donc que tous les spirites soient prêts pour la recherche et pour l'affirmative. C'est un devoir personnel et social qui leur incombe.

EDMOND BAUGE.

FRANCE DARGET

Sous le titre « Poésies d'enfants », M. Charles Richet consacre, dans « *La Revue* », un intéressant article à Mlle France Darget, l'enfant poète, qui se trouve, en ce moment, de passage à Bordeaux.

Elles sont charmantes, ces petites idylles simples et naïves ; et on les lirait avec respect et joie, même si on ignorait qui les a composées.

Or, l'auteur est un enfant. Car treize ans, c'est l'enfance : et chez cette enfant poète, la maturité de la pensée, l'harmonie de la forme, la perfection de la facture sont si éminentes, pour nous servir de l'expression de Sully-Prudhomme, qu'on est confondu d'admiration et d'étonnement.

Comment se peut-il faire qu'une petite fille de treize ans écrive des vers comme ceux-ci ?

> Alors l'humble immortelle, à son tour droite et fière,
> Dressant sa tête blanche, et son petit cœur d'or,
> S'écria : J'ai fleuri, moi, dans un cimetière.

(1) Albert la Beaucie. *Les grands horizons de la vie.*

Parmi les croix de buis, je parfumais un mort...
Un enfant qui vécut toujours dans la souffrance,
Et qu'on enterra là, parmi des chants d'oiseaux.
... Je suis fleur d'espérance ;
Je suis fleur des tombeaux.

Alors le rythme jaillit, en source pure, sans effort, comme si la pensée se dégageait des obscurités de l'inconscience, sous la forme poétique et rythmique...

Certes, toutes ces poésies de France Darget ne sont pas de valeur égale, il y a des négligences, et parfois, l'invention n'est pas très nouvelle. Mais qu'importe si, de place en place, apparaissent des beautés véritablement supérieures, dignes d'un grand poète ?

... Que dire aussi de cette autre poésie écrite à douze ans, et où semble passer comme un souffle du Maître ? Il s'agit du rossignol qui chante dans la nuit.

Tout son plumage gris se soulevait au vent ;
Et ses trilles tremblaient sur le rameau mouvant.
Son petit cœur d'oiseau se grisait d'harmonie.
Chaque bouquet voisin, de cette voix bénie
Devenait un écho, s'éveillant dans la nuit...
Et toute la forêt palpitait avec lui.
Quand il se tut, mon âme en un rêve envolée
Songeait au grand secret de la plaine étoilée.
Mes pensers s'arrêtaient sur le globe sans fin,
Et sur le faible oiseau chantant dans le chemin.
La voix du rossignol est si pure et si tendre
Que de cet infini je crus le voir descendre ;
Et mon front se courba devant le ciel titan,
Et ce petit oiseau qui lui ressemblait tant.

Que l'on compare ces vers exquis à ceux que Victor Hugo lui-même écrivait à quinze ans, alors qu'il était un peu plus âgé que France Darget. Eh bien ! je ne crains pas de le dire, avec toute la révérence qui est due aux dieux, mon choix est fait entre les vers de France Darget à treize ans et ceux de Victor Hugo à quinze ans.

Il y a donc lieu de fonder, sur l'avenir de France Darget, de bien belles espérances. Surtout qu'elle ne s'abandonne pas à la facilité de son génie. Qu'elle médite Hugo, qui a eu constamment, par instinct plus que par volonté, le souci d'augmenter le vocabulaire de sa langue poétique, de manière à nous laisser le plus étonnant trésor de pensées et d'images qu'un homme ait pu léguer aux hommes. Qu'elle lise aussi les prosateurs, aussi indispensables aux poètes que les poètes, les grands écrivains français dont la haute et souple raison l'initiera profondément au génie de notre langue, les penseurs de tout pays comme Shakespeare, La Bruyère, Tolstoï, Pascal, les stylistes comme Renan, les humoristes comme Swift et Heine..., et alors son génie poétique prendra tout son essor. Surtout qu'elle dédaigne la popularité et les succès faciles de petite ville. L'avenir s'ouvre devant elle, puisqu'à l'âge où les petites filles ne pensent qu'aux robes et aux commérages, elle avait déjà des visions poétiques délicieuses qui l'ont marquée du signe sacré réservé aux élus.

Voici la lettre qui fut adressée par M. Sully-Prudhomme à M. le commandant Darget, du 5e cuirassiers :

Monsieur le commandant,

. . . . . .

J'ai lu les poésies de Mlle France. Vous m'écrivez qu'elle a seulement treize ans. Je ne puis revenir de mon étonnement ! Ces vers sont déjà d'une facture correcte, facile et pleine à la fois ; l'inspiration en est touchante ; le cœur se répand avec un naturel charmant dans les strophes déjà musicales.

Il ne m'est pas possible de présager ce que deviendront les sentiments de cette adolescente, encore près de l'enfance ; mais je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique est *éminente* chez elle.

C'est *un devoir* pour elle de le cultiver ; je ne me rappelle pas avoir rencontré encore une disposition, une aptitude à la versification aussi évidente à pareil âge.

. . . . . .

Veuillez agréer, Monsieur le commandant, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

SULLY-PRUDHOMME.

Nous sommes heureux de rappeler que le *Nouvelliste de Bordeaux* a été l'un des premiers, dans la presse française, à saluer le talent naissant de ce charmant poète de treize ans, si merveilleusement inspiré !

(*Le Nouvelliste de Bordeaux* 28 septembre)

PRESSENTIMENT ET PRÉDICTION RÉALISÉE

M. Van Dyck, ténor belge bien connu, raconte, dans la revue « Musica », un souvenir de jeunesse dans lequel il est question d'un pressentiment et d'une prédiction réalisée. Voici ce qu'il dit :

« Ce fut le maître Gounod qui brisa les dernières résistances de ma famille et décida de ma carrière. Le grand musicien était venu à Bruxelles pour diriger une représentation de son opéra « Polyeucte », que son ami M. Michotte avait organisé chez lui. J'étais moi-même en relation avec M. Michotte et celui-ci, connaissant mon ardent désir de m'essayer au théâtre, m'avait chargé du principal rôle. Après la représentation, l'auteur de « Faust » me témoigna toute sa satisfaction et me fit chanter d'autres fragments de ses œuvres, dans des maisons amies, pendant son séjour à Bruxelles. Mes parents, mis au courant de ces petits succès mondains, me permirent enfin, mais à contre-cœur, et non sans quelque inquiétude sur mon avenir, d'abandonner la jurisprudence et le notariat pour aller étudier le chant à Paris. J'avais le pressentiment que je réussirais dans cette carrière. Or, le jour même où je partais pour Paris, je rencontrai Gounod à la gare de Bruxelles. Il rentrait justement à Paris par le train qui allait m'y conduire. — « Tiens ! voilà mon Polyeucte ! s'écria-t-il en m'apercevant et me ten-

dant la main, et où allez-vous, mon jeune ami ? » — « A Paris, cher maître, pour étudier le chant et essayer d'y faire fortune ». Comme il faisait très chaud, je tenais mon chapeau à la main. Gounod, prenant un air sérieux, presque sacerdotal, me fit le signe de croix sur le front, les lèvres et la poitrine,en disant : « Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ensuite, étendant la main sur ma tête, il ajouta ces simples mots : « Partez, mon ami, je vous prédis que vous réussirez ! »

Je m'empressai, comme bien l'on pense,de transmettre à ma famille cette prédiction du maître et je la considérai moi-même comme un heureux présage pour mon avenir ».

JOSEPH DE KRONHELM.

PRESSENTIMENT D'ÉMILE ZOLA

Les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent la mort tragique de M. Emile Zola. La France, et avec elle le monde entier, vient de perdre en lui le grand écrivain, le grand agitateur des âmes et des idées. Emile Zola a obtenu sur le terrain intellectuel, où il s'était placé, des résultats énormes ; il a été un grand artiste, il avait une faculté de création gigantesque ; il a animé de son esprit toute une génération ; il est une des plus grandes figures de la littérature française, un des hommes les plus éminents du XIXe siècle et il sera un des immortels.

Je ne ferai pas ici de critique littéraire de ses œuvres remarquables, car elle a déjà souvent été faite par des écrivains français, anglais, russes, polonais, allemands, italiens, etc., mais je dirai seulement que, dans ses principaux ouvrages, qui ont fait beaucoup de bruit dans le monde, notamment : *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Terre*, *la Bête Humaine*, *la Débâcle*, *le Rêve*, *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, nulle part il n'est question de ses croyances, et il ne touche en rien à la métaphysique. Qu'étant jeune, il croyait en Dieu, voici ses vers, qui peuvent le témoigner :

Principe créateur, seule force première,
Qui d'un souffle vivant souleva la matière,
Foi qui vis, ignorant la naissance et la mort,
Du prophète inspiré donne-moi l'aile d'or...

Voici d'autres vers, faits dans sa jeunesse :

Oh ! Seigneur, qu'ai-je fait pour que vous, le Puissant,
Vous laissiez éclater ainsi votre colère

Et la laissiez tomber sur un grain de poussière,
Que le vent du matin pulvérise en passant.
Pitié ! Seigneur, pitié ! Je ne suis qu'un enfant

Il est intéressant d'apprendre, qu'il y a bien des années, M. Emile Zola avait pressenti sa mort par l'asphyxie. Le rédacteur du journal *La République* raconte à ce sujet ce qui suit : « Je me souviens, qu'il y a quelques années, nous dînions, chez Fasquelle, avec Edmond de Goncourt, E. Zola et Mme Zola. La conversation était vive. On parla de politique, de littérature, de nouvelles découvertes scientifiques, du grand rôle que commençait à jouer l'électricité dans le monde, et enfin on causa de certains aménagements à faire dans l'hôtel de la rue de Bruxelles, habité par Zola, et notamment de substituer à l'éclairage au gaz l'éclairage électrique. Mme Zola, habituée à l'éclairage au gaz, était contraire à toute substitution et ne voulait pas en entendre parler. Mais M. Zola, de ce ton péremptoire qu'il prenait quand il avait une idée en tête, s'écria tout à coup :

« Non, non !... je ne veux plus de gaz chez moi !... Sans parler de toutes sortes d'inconvénients et du danger de l'explosion, il y a le danger de l'asphyxie... *Et c'est elle que je redoute le plus* ».

JOSEPH DE KRONHELM.

Une Conférence *avec projections*, sur la photographie de l'Invisible, par M. GABRIEL DELANNE, suivie d'une partie musicale par un groupe d'artistes de mérite, aura lieu le dimanche 14 décembre 1902 à 8 h. 1/2 précises du soir, salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, sous la présidence de M. le Dr L. MOUTIN.

Le prix d'entrée destiné à couvrir les frais d'organisation et la location de la salle, est fixé à 50 centimes.

LA SURVIE

S'il en est un de ces livres bénis dont nous sommes heureuse de parler, et que l'on peut véritablement appeler un pur flambeau, c'est bien ce Recueil des *Echos de l'Au-Delà* que Mme Rufina Noeggerath, l'apôtre vénérée, vers qui convergent, dans un commun élan, l'admiration et le respect des spirites, a rassemblés sous ce titre : *La survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie.*

Certes, tous les livres éclos sous le souffle inspiré des écrivains spiritualistes sollicitent nos méditations, notre reconnaissance, notre amour, par leur élévation philosophique et morale; nul, plus que la *Survie*, je le confesse, n'exerce sur moi après les livres du Maître Allan Kardec, une attirance qui est presque de la fascination. Ce recueil ne quitte point ma table de travail. *J'ai besoin de le voir.* Et, souvent, ma main appuyée sur lui s'y attarde, avec le même plaisir que si elle reposait dans celle d'un sincère ami... que dis-je, d'un consolateur! Et c'est un trésor véritable qu'il nous offre, en nous incitant à y puiser sans mesure.

Cette prédilection, à quoi tient-elle? Je ne sais! Mais ce qui l'affirme surabondamment, c'est le délabrement en lequel est tombée sa couverture dessinée par le Maître Hugo d'Alési. Les coins fripés des pages aux multiples zébrures au crayon bleu sont la preuve évidente que je le feuillette souvent; surtout le soir, dans le calme du logis tranquille, dans la paix amenée par les heures nocturnes.

Je déclare tout de suite que je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Rufina Noeggerath, afin que l'on ne croie pas que je fais œuvre de plate congratulation. Non! quand, en octobre 1901, la *Revue Spirite* annonça le 80e anniversaire de la *Bonne Fée* du Spiritisme, comme l'appellent d'aucuns, je n'avais pas lu la *Survie*.

Grâce à l'obligeance extrême de Mme Leymarie, notre si chère, si dévouée sœur en croyance, ces pages me furent révélées.

Aussitôt après en avoir coupé et lu un certain nombre, j'adressai — un peu tardivement — à «Bonne Maman» une lettre, en laquelle je lui exprimais toute mon admiration pour son courageux et sublime apostolat, et l'assurai de mon profond respect.

J'étais alors sur le point de partir pour le Midi, et regrettai très vivement de n'avoir point, au milieu des tracas inhérents à un long voyage, eu le loisir d'aller déposer un filial baiser sur les mains de l'aïeule que grandissent tant d'années passées à la recherche de la Vérité.

J'aime les vieillards. Dès mon plus jeune âge, cet amour je l'ai toujours ressenti devant ces têtes qu'auréolisent, rendent augustes, les cheveux blancs, et dont les rides profondes sont comme le sceau que l'Epreuve, au cours de leur existence, y imprima de son doigt de fer! Elles nous racontent, ces rides, les amertumes, les chagrins; elles sont comme la cicatrice des blessures reçues au contact de cette couronne d'épines qu'enfonce brutalement, sur nos fronts courbés, la vie inexorable et sourde à nos amers sanglots!

Le compte-rendu de cette séance où tant d'adeptes, de spirites éminents, avaient assisté, m'avait donné la douce vision d'un visage empreint de cette sérénité inexprimable, venue d'une âme éprise de tous les sentiments élevés qui témoignent de sa céleste origine.

Cette céleste origine se manifeste dans tout ce qui émane de la plume de Mme Rufina Noeggerath. Les lignes personnelles de la préface, les notes dont elle a fait suivre certaines communications, sont toujours un vibrant appel lancé vers le cœur de ses frères en humanité.

Que d'instructions, que de substance ces pages renferment! Où que vous les ouvriez, l'œil est ébloui par le rayonnement spirituel qui se dégage de tous ces renseignements recueillis et classés avec un soin pieux.

Des Esprits aux noms connus ou inconnus y révèlent *la bonne parole*. Par des sentiers différents, tous aboutissent à un point unique : *La preuve de l'immortalité de notre âme.*

L'âme! étincelle échappée de ce divin foyer d'amour : Dieu! et qui retourne à lui, transfigurée par l'Epreuve, épurée par les larmes, resplendissante de tout le bien qu'elle aura accompli sur cette terre, et qu'elle emportera, idéale gerbe en laquelle seront unis : Amour et charité.

Combien je recommande aux amis de la Revue, la lecture de ce Recueil! mais entre toutes les pages, celles intitulées : *Sur la croix.*

« Et cette femme (Magdeleine), était courbée aux pieds d'une autre femme, « et les rayons d'amour que je recevais pour ma consolation, je les faisais « tomber sur celle qui a dans le cœur le plus d'amour et de pardon : La Mère! »

La Mère! nom ineffable! mais hélas, qui de nous ne pleure déjà l'envolée de cette créature au cœur sublime?

Est-ce parce que Mme Rufina Noeggerath se présente à nous avec le double prestige de mère et de grand'mère qu'elle nous est si chère? Oui! sa maternité, elle l'a étendue à tous les frères en Christ, et, notamment, sur ces êtres de souffrance, que l'on nomme *médiums*. L'on peut bien dire que, penchée vers eux, comme un ange de consolation, elle ne leur a pas ménagé son appui le plus ferme.

Que Dieu garde encore de longs jours « Bonne Maman » sur cette terre; que sa parole fasse encore lever une moisson de spirites! Les âmes, lassées ou meurtries, trouveront dans ces communications d'outre-tombe qu'elle nous a léguées, avec un adoucissement à leurs peines, l'espoir futur du relèvement de notre malheureuse humanité.

Et, tous, remercions et vénérons l'aïeule si douce, si tendrement baignée par les lueurs d'en haut!

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

CREDO SPIRITE

Nous ne pouvons mieux terminer notre année 1902 qu'en insérant le CREDO SPIRITE ci-dessous d'un de nos plus dévoués frères spirites, M. SEGUNDO OLIVER, de Barcelone, bien connu pour ses articles sur la défense de la médiumnité et aussi par ses remarquables dessins médianimiques.

Voici ce crédo :

Le progrès comme loi de la vie.

L'expiation réhabilitant le criminel.

La responsabilité proportionnée à nos forces.

Négation de la monstrueuse conception de l'enfer.

Cessation du honteux trafic des prières.

Pluralité des existences de l'âme, en ce monde et en d'autres mondes.

La charité spirituelle s'échelonnant de sphère en sphère.

De toutes parts, la justice, l'abnégation, et, en conséquence, fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Un principe établissant que celui qui possède le plus et qui sait le plus *ne doit pas exiger plus de droits de la société*, mais, au contraire, doit *s'imposer* plus de devoirs.

Si nos adversaires connaissent des principes plus élevés, plus moraux, plus scientifiques et plus vrais, *qu'ils les exposent*,

S'ils connaissent une doctrine plus juste, plus belle, qui offre de plus grandes consolations, qui donne plus de courage pour supporter les douleurs, les épreuves de cette vie, *qu'ils nous la révèlent*.

S'ils connaissent un idéal qui ennoblisse davantage l'âme humaine, *qu'ils le prêchent*.

S'ils connaissent réellement, en un mot, une philosophie qui nous donne une conception plus vraie et plus sublime de la vie, de l'âme, de Dieu et de la création en ses diverses manifestations, *qu'ils l'enseignent*, car : quiconque connaît une vérité et ne l'enseigne pas *commet un crime de lèse-humanité*.

SEGUNDO OLIVER.

Barcelone (Espagne).

RHEA L'ONDINE

(*Suite*) (1).

Lorsque j'eus repris mes sens, j'étais couchée dans mon lit ; Kath, tout en larmes, aidée de la fermière, me frictionnait les tempes et me prodiguait des soins.

En reprenant conscience, mon premier mot fût : « Où est maman ? »

— Dans son lit, Mademoiselle, répondit la fermière, car à ma question, Kath était sortie précipitamment de la chambre.

---

(1) Voir la *Revue* de novembre 1902.

— S'est-elle fait beaucoup de mal à la main, demandai-je encore ?

— Oui, Mademoiselle,et mon garçon est allé quérir le médecin, ainsi que pour vous, car votre état nous a quelque peu inquiété, Kath et moi ; à présent cela va mieux ; il vous faut rester bien tranquille ici...

— Mais je veux me lever, dis-je, je veux voir maman.

— Non, non, pas encore, Mademoiselle, votre maman a besoin actuellement du plus grand repos ; d'ailleurs la porte de sa chambre est fermée à clé jusqu'à l'arrivée du médecin ; mais, en attendant, prenez cette boisson, Mademoiselle, ce n'est qu'un remède de bonne femme, mais il a toujours réussi à mes enfants. C'est du reste un calmant et vous en avez certes bien besoin, Mademoiselle Adrienne ! Vrai, tout à l'heure, vous nous avez bien effrayées,Kath et moi, avec vos convulsions !... Je suis certaine que vous devez avoir les bras et les jambes, comme brisées !

Et, par le fait j'essayais, mais bien en vain, de me remuer sur ma couche ; j'étais anéantie ; ma tête était brûlante, aussi je bus docilement le breuvage que me tendait la fermière et bientôt une torpeur envahit mes sens. Je n'eus pas conscience du temps qui s'écoula jusqu'au moment où, entendant une voix étrangère, je fis un grand effort de volonté pour ouvrir les yeux. Le médecin, le Dr Carle, que je connaissais déjà, s'approchait de mon lit, accompagné de Kath et de notre excellente voisine de campagne, Mme Monier une ancienne amie de ma grand'mère paternelle.

— Comment va maman, demandai-je vivement au docteur qui me tâtait le pouls ?

— Elle jouit d'un grand repos dans ce moment, répondit M. Carle, repos qu'il ne faut pas troubler...

— C'est pour cela,chère enfant,dit Mme Monier, que ton petit frère a été emmené chez sa nourrice.

Notre vieille amie avait prévenu ma demande sur le grand calme inusité, qui régnait dans la maison, que George ne troublait plus par ses jeux turbulents.

— Et papa est-il revenu d'Amboise ? Pauvre père, quelle triste fête !

— Chut, chut, ma chère petite, ne vous préoccupez point à ce sujet, vous êtes assez souffrante ; votre père est auprès de votre mère.

Je ne dis plus un mot ; mes idées se heurtaient confusément dans mon cerveau. Il me semblait maintenant que ce qui s'était passé était déjà très éloigné, je refermais les yeux. Alors j'entendis que le Dr Carle parlait de moi à voix basse à Mme Monier. « Je traversais subitement une crise périlleuse bien que naturelle, la moindre émotion pouvait être dangereuse ; il me faudrait garder le lit encore plusieurs jours. »

Ensuite le médecin entraîna Mme Monier à l'autre bout de ma chambre et je n'entendis plus rien.

En reconduisant M. Carle jusqu'au palier de l'escalier, on se trouvait en face de la chambre de ma mère ; Mme Monier répondit : « Docteur, je vais tout de suite la faire transporter au deuxième. »

Au deuxième... Pourquoi me demandai-je ? Je suis si bien ici ! Si je dois garder quelque temps encore la chambre, papa pourra sans fatigue aller de chez maman, chez moi, très souvent.

Quelques minutes après la visite du Docteur, je fus transportée (roulée dans mes couvertures) dans la chambre jaune, au deuxième étage ; cette pièce était située à l'autre extrémité de la maison, les deux grandes fenêtres donnaient au Nord sur un petit bois de tilleuls et de frênes ; puis venaient après le bois, de grandes prairies.

Mme Monier et la fermière m'installèrent avec beaucoup de précautions et de soins dans ma nouvelle chambre ; notre bonne ayant suivi George chez sa nourrice, la fermière me dit qu'elle se chargeait de tous les soins à me donner. — Je n'ai plus souvenance des jours qui suivirent mon transfert dans la chambre jaune, je crus voir ma mère ouvrir sans bruit la porte et s'approcher de mon lit. Je ne sais comment (ou plutôt je ne savais comment alors) il se faisait que nous parlions avec maman sans articuler des sons et que nous conversions beaucoup plus vite qu'autrefois. De plus, maman était plus jolie que jamais, bien qu'elle fût fort triste en me parlant.

Ensuite ce qui m'étonnait, même en cet état maladif, c'est que jamais je ne voyais ma mère lorsqu'une personne étrangère se trouvait dans la chambre.

A vrai dire, je ne distinguais pas toujours nettement le visage de ceux qui approchaient de mon lit. Une nuit pendant laquelle il faisait un gros orage, je souffrais tellement dans toute ma personne, que je jetais par instant des cris que je savais bien être poussés par moi, mais qu'il me semblait entendre de très loin, comme si j'avais été absente de mon corps.

Après cette dernière crise, une détente se produisit dans tout mon être, un grand calme suivit et je revins graduellement à l'état normal, comme réveillée d'un long et douloureux cauchemar. Je vis alors mon pauvre père en larmes, la tête appuyée sur mon oreiller, me tenant les deux mains serrées entre les siennes, je lui souris :

— Ah ! cher papa, je t'en prie ne pleure pas..., je ne souffre plus..., je crois que je viens de loin..., de bien loin ! Et cependant je le vois, je n'ai pas quitté mon lit... !

Mon père prit ma tête entre ses mains, la couvrit de baisers et ses larmes me mouillèrent les joues.

— Dieu a eu pitié de moi, Adrienne..., tu es revenue, toi..., puis craignant d'en avoir trop dit, papa ajouta : « Les jeunes organisations ne supportent pas toujours la crise que tu viens de subir dans d'aussi mauvaises conditions ».

— Alors ne pleure plus, cher papa, mais pourquoi petite mère n'est-elle pas ici avec toi ? Il y a plusieurs jours qu'elle n'est venue me voir ?

Mon père fronça les sourcils, il se raidissait évidemment contre l'émotion ; je crus dans le moment qu'il me croyait reprise par la fièvre ou la maladie.

— Ta mère, ma chérie, ne peut être venue ici pour te voir ; tu as rêvé, car pour assurer sa complète guérison, le docteur l'a envoyée en convalescence dans son pays natal...

Je crus mon père, je pensais qu'il n'avait pas accompagné maman, parce que, sans m'en douter, j'avais été très dangereusement malade. J'allais adresser de nouvelles questions, quand mon père, après une dernière caresse, me quitta brusquement.....

Ce ne fut que plus d'un mois après le décès de ma chère maman, que Kath et Mme Monier m'apprirent avec les plus grands ménagements la triste vérité, que ma mère était morte noyée. Je m'étais évanouie enfant et heureuse jusque-là ; je rentrais dans la vie extrêmement grandie, sérieuse et accablée de tristesse. Mon père ne voulut pas m'envoyer en pension, ainsi qu'il avait été convenu avant notre grand malheur ; j'eus une institutrice qui donna en même temps à George les premiers rudiments d'une instruction élémentaire. Mon père ne pouvait vivre sans me voir ainsi que George auprès de lui. Presque toujours silencieux, mon père suivait avec intérêt nos leçons, craignant qu'une application trop soutenue n'altérât ma santé qui, depuis ma dernière maladie, avait été toujours délicate.

Malgré les avis du Dr Carle, mon père refusa de revenir l'hiver en ville où nous possédions une jolie habitation.

— Vous avez un besoin absolu de distraction, mon cher Dumbart, insistait le Docteur, vous devez vous conserver pour vos enfants... C'est votre devoir strict !...

— Je vivrai assez, répondait obstinément mon père, pour établir mes enfants... Je le sais, je le sens ; mais, si je quittais cette demeure où il me semble sentir *sa présence*, je n'aurais plus la force de vivre.

Les années s'écoulèrent sans grands incidents, mon frère faisait ses études au lycée de Tours ; par suite de certaines amitiés fâcheuses de collège, George était devenu tapageur, égoïste et même brutal ; mon père, d'un caractère doux et poétique, n'avait pas assez d'autorité pour réprimer la fougue de son fils ; un désaccord de plus en plus accentué se creusa entre le fils et le père ; fatigué de lutter, papa fournit assez d'argent à George pour lui permettre d'aller terminer ses études et faire son droit à Paris ; puis les vacances venues, il lui fournissait les moyens d'accomplir un long voyage à l'étranger.

Quant à moi, de mêmes goûts et de mêmes tendances que mon père, je ne regrettai plus l'absence de George, ayant eu beaucoup à souffrir de son

mauvais caractère, car lui ayant presque servi de mère dans son jeune âge et ayant eu pour lui une grande tendresse, j'avais droit à toute son affection.

— Il n'a rien de ta mère, ni de moi, me disait souvent papa ; comme c'est étrange qu'ayant été soigné et aimé autant que toi, mon Adrienne, il te ressemble si peu !...

— J'ai ouï dire à ma mère maintes fois qu'un de mes oncles, le plus jeune je crois, avait été une malédiction pour sa famille et qu'heureusement les suites d'un duel qu'il avait eu par fanfaronade avaient abrégé son existence, avant qu'il ne commît quelque faute irréparable! Quelle triste surprise réserve l'atavisme aux familles les plus honorables!

Excédé par des demandes réitérées de fonds de la part de mon frère, mon père eût avec George une scène des plus violentes, à la suite de laquelle, mon frère qui devait se faire avocat dut s'engager dans l'armée et deux ans après, ayant, pour cause d'insubordination, été incorporé dans une compagnie de discipline en Algérie, il fut tué dans un engagement contre des Arabes révoltés. Notre douleur fut extrême à la nouvelle de la mort de George, car il nous était resté cher, malgré sa mauvaise conduite. Mon père, maladif et nerveux à l'excès depuis la mort de sa femme, se faisait les plus violents reproches d'avoir, par sa faiblesse d'abord, par sa terrible scène ensuite, poussé son fils à s'engager.

J'eus beaucoup de peine à consoler mon malheureux père ; son désespoir tournait presque à la folie. J'étais aussi très affligée de la mort de George. J'avais espéré que la maturité de l'âge, ainsi qu'un mariage projeté depuis longtemps dans la famille, assagirait mon pauvre frère et qu'une jeune famille viendrait sous peu rendre la gaîté à la maison, de sorte que mon père se trouverait bien de la tendresse et de la distraction de ses petits-enfants.

(*A suivre*) M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau roman occultique de notre collaborateur M. A. B., vient de paraître; il a pour titre Amias Frigoulet et il présente un intérêt capital, en ce sens que, dans ce roman spirite, se déroulent des scènes d'obsession, de lévitation, d'apport qui sont toutes exprimées et rendues suivant les données scientifiques modernes.

Jamais l'auteur du *Voyage en Astral*, de *Suggestion mentale*, de *Thomassine*, de l'*Envoûtement* et de quantité de *Romans* et de *nouvelles Esotériques* n'a été mieux inspirée que dans Amias Frigoulet, le nouveau roman qui se trouve en vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.